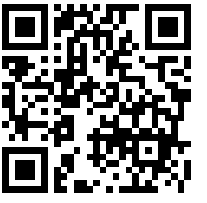
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HB1853
.D8

INDIANA
UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

TRADITION DU MOYEN AGE

DANS MOLIÈRE

PAR

Alfred DUCHESNE

Extrait de la REVUE DE BELGIQUE

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

1898

Digitized by Google

Digitized by Google

à Monsieur le Docteur Birch-Hirschfeld,
professeur à l'Université de Leipzig

en respectueux témoignage de reconnaissance

Son assistant

Dr A Duchesne

Liége, le 10 mars 1899.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

TRADITION DU MOYEN AGE

DANS MOLIÈRE

PAR

Alfred DUCHESNE

Extrait de la REVUE DE BELGIQUE

BRUXELLES

P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

ÉDITEUR

45, RUE DU POINÇON, 45

1898

Digitized by Google

567294

PQ1350
.D8

LIBRARY
OF THE
MASSACHUSETTS
AGRICULTURAL
COLLEGE

Digitized by Google

8-27-572

LA
TRADITION DU MOYEN AGE
DANS MOLIÈRE

De tous les auteurs français, Molière est peut-être celui sur lequel on a le plus écrit et le plus ergoté. Sa vie, son génie, sa langue ont été fouillés dans leurs moindres recoins; des revues spéciales lui sont consacrées; les monographies qui le concernent ne se comptent plus; bref, on inventoria son bagage littéraire comme son mobilier. Il n'est pas de mois qui ne voie paraître une interprétation plus ou moins nouvelle de son œuvre; les érudits, en France et à l'étranger, ont sucé cet os médullaire avec un appétit si vorace que la plume tombe de découragement à celui qui, dans un moment d'admiration pour le Contemplateur, ou avec la conviction ingénue de quelque chose d'inédit à en dire, voudrait lui faire l'hommage d'une étude consciencieuse ou même d'un simple panégyrique. Enfin, conséquence inévitable de l'immortalité artistique, son œuvre est devenue, dans le domaine public, un poncif au même titre que le déterminisme et la séparation de l'Église et de l'État. Le nom de Molière éveille l'idée d'un personnage en perruque solennelle, qu'on a vu représenté quelque part, sur des couvertures de cahier d'écolier et dans d'inoffensifs ouvrages, dûment expurgés, destinés à la jeunesse studieuse. Les gens qui, dans leur enfance, ont appris leur

Digitized by Google

rudiment par cœur, croient se rappeler une scène entre un certain Vadius et un certain Trissotin. Si, au collège, ils ont lu, sous-main, *Tartufe* et l'*École des femmes*, ils sont à même de citer un passage où il s'agit de sein et de mouchoir, et une phrase dans laquelle il est question de tarte à la crème. Ils se souviennent aussi, pour l'avoir copiée quelques dizaines de fois, durant les heures de pensum, d'une tirade en vers d'un nommé Alceste avec la réponse de son ami. Ajoutez à cela quelques aphorismes grapillés çà et là dans ses comédies, voilà tout ce qu'on parvient à se remémorer des productions du génie le plus national et le plus puissant en son genre de la littérature française.

Toutefois, si, au cours des conversations, on vient à y faire allusion, on est unanime à déclarer, à grand renfort d'épithètes vaguement laudatives, que Molière est un écrivain illustre, le plus célèbre auteur comique des temps modernes. Les dames aiment à faire remarquer que ce joyeux avait une âme triste et rêveuse, que sa femme le trompait (le pauvre homme!). Puis, Molière ayant écrit des comédies, il est de bon ton de sourire d'un air entendu, comme si l'on se remémorait tout à coup quelque scène profonde, encore que absolument hilarante : « Molière?... grand génie! » et l'on jette cette exclamation enthousiaste avec l'intonation de ce général du *Monde où l'on s'ennuie*, à qui l'on demande son avis sur la tragédie d'un débutant : « La tragédie!... c'est bon pour le peuple! »

Au reste, la gloire de tous les classiques a subi cette éclipse. Les « grands hommes », ainsi que les dieux, ont leur crépuscule. Rien de plus concevable, d'ailleurs, que cette indifférence à l'égard de la littérature du XVII^e^ siècle. Parmi les causes qui l'expliquent, il faut ranger, en première ligne, l'esprit réactionnaire du corps enseignant. La plupart de nos professeurs considèrent cette littérature comme l'apogée intellectuel et artistique de la France, en delà duquel tout n'est que préparation, acheminement, et, en deçà, décadence. Seule, elle requiert notre étude et mérite notre admiration ; seule, elle réunit toutes les conditions de perfection désirables. Elle ne se

Digitized by Google

présente pas comme un stade dans l'évolution littéraire ; elle apparaît comme un aboutissement suprême, une Mecque dans laquelle notre ferveur doit s'agenouiller et s'incliner bien bas, selon le rite prescrit et avec le fanatisme aveugle d'une foi qui ne raisonne pas.

Or, un élève de seize ans éprouve une certaine répulsion à lire les classiques, parce qu'il n'est pas apte à les comprendre. Ses sympathies vont de préférence aux auteurs contemporains, plus accessibles à son intelligence et plus conformes à ses goûts que les œuvres du XVII^e^ siècle, d'une inspiration nécessairement spéciale et, surtout, d'un mode d'expression suranné. Au lieu donc de commencer son éducation littéraire par la lecture et l'explication rationnelle des écrivains d'aujourd'hui, et, lorsque son intelligence est mûrie et son éclectisme développé, de l'initier insensiblement à la littérature classique, on le lance, dérouté et insuffisamment préparé, dans une étude qui, ne l'intéressant guère, finit par le rebuter.

En outre, une divergence s'est produite, au point de vue artistique, entre le XVII^e^ siècle, ses habitudes de logique, son amour des idées et de la méthode, et le XIX^e^, épris plutôt de sentiments et de sensations. Le romantisme, avec son vague à l'âme, sa mélancolie et ses désespérances, ses René et ses Obermann ; plus tard, les vers de Baudelaire et les romans de Huysmans, préoccupés d'impressions rares et affolés de perversité, discréditèrent la belle ordonnance des œuvres classiques et incitèrent à mépriser les passions raisonnées, les hautes généralisations, la santé intellectuelle et morale des contemporains de Descartes.

Aujourd'hui qu'une réaction se dessine contre notre littérature maladive et notre nervosisme suraigu, il n'est peut-être pas inopportun de parler de l'écrivain qui allia le plus puissamment la subjectivité géniale au vieil esprit héréditaire de la France. Notre engouement d'antan pour « les nuances qui seules fiancent le rêve au rêve et la flûte au cor » commence à se blaser. On se sent las des ratiocinations sur les thèmes trop connus des princesses moyenâgeuses et chlorotiques qui

Digitized by Google

rêvent en des tours, emmi des lacs de légende, où voguent des cygnes hiératiques. Les navrances des troubadours prématurément gâteux, lamentables amoureux transis et cacochymes, pitoyables gratteurs de guitare, ont décidément abusé de notre bonne volonté. Nous sommes exédés des lis de songe, des lotus de mystère, des saintes hystériques qui défaillent dans le flamboiement des verrières. Nous en avons assez de la kabal, assez du magisme, assez de la neurasthénie, assez des poèmes ténus, des proses quintessenciées et des esthétiques absconses; assez aussi de la langue savoureusement persillée et du « macaque flamboyant ». Le byzantinisme et le mandarinisme actuels, la scolastique poétique à la mode, vont faire place, on le pressent, aux claires et larges conceptions, à l'effort vers les fières synthèses, à la curiosité sympathique de la vie, à la coordination rigoureuse des pensées exprimées en un langage lucide. L'Idée, — M. Paul Adam le remarquait naguère dans le *Mercure de France*, — l'Idée dominera les hommes et vivifiera les œuvres. L'éclosion de l'école naturiste, la préface d'*Aphrodite*, les romans de Paul Adam, d'Octave Mirbeau, de Léon Daudet et de J.-H. Rosny, les belles tentatives d'Élémir Bourges, sont autant de symptômes de l'orientation nouvelle de l'art.

Selon nous, ce mouvement, qui s'affirme de plus en plus, n'est dans son essence que la tradition, enrichie de l'acquis du temps et adaptée aux exigences du moment, de la littérature du XVII[e] siècle, perpétuée jusqu'à nos jours, sans solution de continuité, à travers l'œuvre de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Diderot, de Balzac, de Stendhal, de Flaubert et de Zola (1). Cette littérature classique elle-même ne fut, grâce à certaines circonstances, qu'une efflorescence, particulièrement brillante, de l'esprit français tel qu'il nous apparaît, dans ses manifestations essentielles, tant au moyen âge que dans les

(1) Au point de vue dramatique, M. Bernard-Derosne a signalé chez les jeunes un effort, peut-être inconscient, vers la simplicité des comédies classiques (cité par M. J. DU TILLET, dans la *Revue bleue*, juin 1895). Sur les tendances classiques de la jeune école, lire une intéressante série d'articles sur les jeunes revues, publiées par M. CHARLES MAURRAS, dans la *Revue bleue*, décembre 1893, janvier et février 1894.

Digitized by Google

temps modernes. L'une des tendances générales de cet esprit est la prédominance accordée à la raison sur les sentiments et les passions. Au moyen âge, et, selon M. G. Paris (1), à toutes les époques de son histoire, cette tendance se révèle dans les essais réitérés de conciliation entre la foi et la raison ; à partir de la Renaissance, d'après M. G. Lanson (2), par le conflit acharné de la science et de l'art. Aujourd'hui, cette rivalité n'est pas morte. L'essor de la philosophie positiviste et le prodigieux mouvement scientifique, d'une part, le développement de l'individualisme en littérature, d'autre part, continuent cette lutte. Plus que jamais, l'art et la science cherchent à se fusionner. La science est le gond de notre vie intellectuelle. L'optimisme de Renan voyait en elle la rédemptrice future de la société. M. G. Paris, en de belles et réconfortantes paroles (3), en fait le but unique de tout penseur désintéressé. L'histoire, la critique littéraire, la philologie emploient sa méthode et ses procédés. Elle sert d'assises au réalisme et au naturalisme. Maxime du Camp, MM. Sully-Prud'homme et René Ghil s'appliquèrent à la fondre avec la poésie. Enfin, son influence s'affirma si prépondérante, que la sottise s'en para. Flaubert caricatura, dans le personnage de M. Homais et dans *Bouvard et Pécuchet*, le sot engouement qu'elle suscita chez certains individus. Les détracteurs non plus ne lui firent défaut. Fau-il rappeler les récentes discussions que soulevèrent à son propos M. Brunetière et quelques néo-chrétiens?

Molière est la plus haute expression de l'esprit français. Nous découvrons chez lui, comme chez la plupart des écrivains, une curieuse dualité. Historiographe moral du milieu où il vécut, il est aussi l'homme de sa race, et, partant, l'homme du passé. En lui s'unissent, en une fusion harmonieuse qui constitue peut-être le génie, une puissante originalité individuelle et la synthèse du tempérament de toute une race. L'âme ancestrale, telle qu'elle nous apparaît, éparse dans les œuvres

(1) G. PARIS, *La poésie du moyen âge*, t. II.
(2) G. LANSON, La littératuer et la science, *Revue bleue*, 1894.
(3) Dans son discours de réception à l'Académie française.

Digitized by Google

artistiques les plus universelles d'autrefois et permanente dans la masse anonyme du peuple, se révèle comme le facteur latent de son inspiration.

Nous ne reprendrons pas ici la discussion de la critique naturelle sur la race, le milieu et le moment. Cependant il est un point qu'on ne peut guère, nous semble-t-il, révoquer en doute : si les artistes en général ne subissent pas nécessairement l'action de leur ambiance, leurs œuvres seront marquées le plus souvent du signe indélébile de la race à laquelle ils appartiennent. Sans doute, ce caractère apparaît à des degrés divers chez des écrivains de même race. Il en est de la *couleur ethnique* d'une œuvre comme de « l'air de famille » qui, dans une même famille, se manifeste avec moins d'intensité chez tel individu que chez tel autre.

L'art est basé sur un fond éternel : la sensibilité humaine; mais celle-ci variant dans ses manifestations selon les races et les climats, l'art reflétera son ondoiement et sa diversité. Les ressemblances entre les littératures européennes s'expliquent d'abord par l'unité de leur principe générateur, la sensibilité humaine; ensuite, par l'identité de leur inspiration initiale, le christianisme, et par la participation à une civilisation qui, dans ses grandes lignes, leur est commune. Un roman russe, on l'a déjà remarqué, ne nous déroutera pas outre mesure. Notre âme s'unit, en communion spirituelle, à l'âme des Dostoiewsky et des Tolstoï. Il en sera de même si nous lisons Dickens et G. Elliot. Nous sentons cependant des différences entre leur vision des choses et la nôtre, entre nos tournures d'esprit et nos modes d'expression respectifs. Cette impression première se renouvellera si nous confrontons des œuvres d'écrivains français et étrangers d'une époque antérieure : Byron et Musset, par exemple. Une expérience semblable, faite avec des écrivains plus anciens, encore aboutirait au même résultat : chaque écrivain anglais a sa note originale, mais tous les écrivains anglais, pris dans leur ensemble, nous apparaissent apparentés, ayant tous un « air de famille » qui les distingue des littérateurs frauçais. Rien ne prouve mieux l'idiosyncrasie d'une littérature que les modifications que subit

Digitized by Google

une œuvre *translatée*, comme on disait au moyen âge, dans une langue étrangère. Taine a démontré, en une page de verve éblouissante, l'altération de certaines comédies de Molière traduites par Dryden et Wicherley (1). « Dans Dryden, dit-il (il s'agit de l'*Amphitryon*), l'aventure est salement scandaleuse. Jupiter est un Tartufe. Le roi et le prêtre sont en quelque manière contraints par convenance d'être des hypocrites bien masqués. Jupiter est luxurieux. Il dit tout à Alcmène, devant les suivantes, et le lendemain, quand il sort, elle fait pis que lui, elle s'accroche à lui, elle entre dans des peintures intimes. » Plus loin, parlant de l'Agnès de Molière transportée sur la scène anglaise par Wicherley, dans l'*Épouse campagnarde*, Taine dit : « Wicherley la marie afin de profaner le mariage, lui ôte l'honneur, bien plus la pudeur, bien plus encore la grâce, change sa tendresse naïve en instinct éhonté et en confessions scandaleuses. »

Les Anglais Dryden et Wicherley n'ont pas compris le Français Molière, pas plus que Ducis ne comprit plus tard Shakespeare dont il accommoda le Hamlet au goût français. L'énigmatique prince de Danemark se mue, chez Ducis, en un jouvenceau quelconque qui a des chagrins de famille ; il se métamorphose en un être émasculé, en une façon de fantoche pâlot et lamentable qui profère des alexandrins filandreux, fabriqués d'après les recettes de la tragédie classique. Plus de fougue, plus de frénésie ni de sanglots, plus d'épouvantement. Ducis a endigué d'actes rectilignes la passion qui coulait en lave brûlante; il a clôturé de scènes géométriques le puissant et chaotique désordre de l'œuvre shakespearienne. Dans la pénombre tragique où rêve Hamlet, il a laissé tomber un plein-jour clair et glacial. De même, la chanson d'origine étrangère, ainsi que M. Wilmotte l'a remarqué (2), a pris en Wallonnie des allures débraillées qu'elle n'avait pas primitivement. Les détails réalistes et les crudités graveleuses lui ont enlevé cette grâce ailée, cette ingénuité mièvre et attendrie, cette fine gaieté relevée d'un rien de mélancolie, qui lui donnaient une charme

(1) H. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. II. Paris, Hachette, 1863.
(2) M. Wilmotte, *Le Wallon*, chap. VI.

Digitized by Google

tout de naïveté et de distinction. La bergère enrubannée et jolie qui s'évoquait en un paysage de fraîcheur matinale et d'atmosphère vaporeuse, à la Watteau, s'est changée en une pataude, sale et dépoitraillée, mal embouchée et poissarde.

Nous constatons une transformation analogue dans les contes orientaux que s'appropria le moyen âge français. De simples et courts récits qu'ils étaient originairement, les fableaux, implantés sur le sol de la Gaule, prirent un tour narquois, une saveur pimentée où l'on ne retrouve plus rien d'oriental. Même remarque pour l'Allemagne qui copia des fableaux français. Adolphe, en 1315, en mit plusieurs en mauvais vers *élégiaques*. On sait ce que devinrent les épopées françaises traitées par Pulci, Bojardo et l'Arioste; les romans de la Table-Ronde en Flandre. L'Allemand Lamprecht donna à l'*Alexandre* d'Albérich de Besançon un caractère moralisateur. Le *Perceval* de Christian de Troyes, imité par Wolfram von Eschenbach, est conçu dans une note *mystique*. En Espagne, l'archiprêtre de Hita, don Ruiz, écrivit des contes licencieux, à la manière française; mais, dit M. Le Clerc (1), s'il avait été plus familier avec les conteurs français, il aurait pu en tirer des aventures plus gaies que les siennes. Les héros grecs et romains de Corneille et de Racine n'ont de grec et de romain que le nom; ils parlent et agissent en Français. Musset, dans son théâtre, employa quelques-uns des procédés de Shakespeare; il est néanmoins resté Français par la lucidité de son génie et la limpidité de sa langue.

Remarquons en passant que si le génie de la race agit comme force plastique en s'assimilant et en modelant les idées d'importation étrangère, il agit aussi comme force coercitive et conservatrice. L'influence d'une littérature exotique ne se fait sentir que progressivement, par lentes infiltrations. Exagérée, elle produit un art factice et, comme tel, éphémère. Elle est à la source de toutes les crises de préciosité de la littérature française. Le viel esprit de la race réagit contre ces intrusions; il est le contrepoids opposé aux excès de la

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 84.

Digitized by Google

mode et de l'engouement. Réfractaire aux idées et aux mœurs nouvelles, si son action est souvent nécessaire et, en tout cas, toujours logique, ajoutons cependant qu'elle est parfois bornée. C'est cet esprit qui, à la première représentation d'*Hernani*, insurgea les bonzes du classicisme contre les gilets rouges du cénacle romantique. C'est lui (nous en appelons à tout homme qui, autrefois, dans ses heures d'enthousiasme juvénile, brisa, en rhétorique, une lance en faveur de Victor Hugo), c'est lui qui a survécu dans l'âme de plus d'un professeur. Naguère, il souleva la masse des mélodistes contre les avant-gardes de la musique de l'avenir. Récemment, à Paris, les critiques sarcéyens l'invoquèrent contre le théâtre d'Ibsen et de Maeterlinck. En ces occurrences, il joua le rôle de Thomas Diafoirus, du *Malade imaginaire*, duquel son oncle, M. Diafoirus, disait : « Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit son raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine. »

Il serait toutefois téméraire d'ériger en loi absolue cette perdurance, à travers les âges, du génie de la race. Cet atavisme peut s'affaiblir et même s'effacer complètement dans nne époque ou chez un écrivain. Il arrive qu'une âme exotique se substitue parfois à l'âme patriale telle que la conditionnèrent l'instinct ethnique et une longue nationalité. Nous avons parlé plus haut des crises de préciosité de la littérature française, qui se marquèrent par une diminution de l'esprit français. Parmi les écrivains, citons l'Anglais Hamilton, qui se dépouilla de son caractère britannique pour devenir Français du XVIII^e^ siècle, homme du monde, matérialiste, sceptique et spirituel, comme un familier du salon de M^me^ Du Deffand. Signalons aussi le prince de Ligne, ce Belge si complètement français d'esprit et de langue.

Digitized by Google

Il résulte de ce qui précède que des trois grands facteurs de l'œuvre d'art : la race, le milieu et le moment, la race est le plus puissant. L'apport du milieu et du moment dans l'élaboration de l'œuvre d'art consiste en contingences et en modalités variables d'époque à époque. L'influence de la race est immuable. Son action se prolonge dans le temps, indéfectiblement pareille. Elle est le lien qui relie le génie d'aujourd'hui au génie d'hier, l'œuvre actuelle à l'œuvre du passé. Nous reconnaissons qu'il est parfois malaisé de la démêler dans une œuvre. Cette influence se manifeste, non sans certains flottements, dans le ton général de l'expression, dans l'optique de l'esprit et la tournure de l'imagination, dans la préférence accordée à tel ordre d'idées et de sentiments. Ses traces ne se composent souvent que de nuances fuyantes et de demi-teintes. Tout d'abord nous les sentons instinctivement, d'une manière confuse, ce sont des sensations vagues; nous ne les discernons clairement que par une analyse patiente et subtile. Mme de Sévigné recommandant, un jour, un procès au président Bellièvre, s'aperçut que son explication manquait de netteté : « Au moins, monsieur, dit-elle, je sais bien l'air, mais j'oublie les paroles. » Disons, afin de rendre notre pensée concrète, qu'en littérature, les idées et les sentiments sont les paroles et que l'esprit de la race est l'air.

Chaque pays a donné le jour à un génie dans l'œuvre duquel il se mire et se reconnaît. L'Angleterre a Shakespeare; l'Allemagne, Gœthe; l'Italie, Dante; la France a Molière.

Molière est l'écrivain national de la France. Corneille et Racine, ses contemporains et dramaturges comme lui, sacrifièrent trop aux servitudes théâtrales de leur temps. Leurs conceptions esthétiques ne comportaient pas cette large sympathie des hommes et des choses, cette curiosité passionnée de la vie belle ou laide, noble ou roturière, qui éloignent le libre génie des enclos mesquins des arts poétiques et des traités de rhétorique. Molière appartient à la même famille qu'Eschyle, Dante, Shakespeare, Cervantès, Gœthe et Balzac. De tels génies reflètent à la fois le présent et le passé.

Digitized by Google

L'humanité tout entière revit dans leur œuvre, en même temps que l'histoire morale et intellectuelle de leur race. Car leur universalité n'exclut pas leur caractère national. La plupart d'entre eux, en effet, furent incompris de certains étrangers qui leur firent un grief du côté ethnique de leur génie. Voltaire, le pétillant Français, ami de l'ordre et de la logique, bafoua le génie tumultueux de Shakespeare. Les Allemands Lessing et Schlegel furent injustes envers Molière, chez lequel nous trouvons un goût de terroir et une conformité au vieil esprit gaulois qui échappèrent à l'esprit germanique des deux célèbres critiques.

Pour connaître complètement Molière, il importe donc de se demander ce qu'est cet esprit gaulois, dont Molière est l'expression la plus haute. Pris dans son acception ordinaire, l'esprit gaulois est cette humeur nationale de la France qui se distingue de l'esprit allemand, anglais ou slave, par un « je ne sais quoi » d'insouciance narquoise et de joie frondeuse à base de grivoiserie; c'est la réviviscence, aux heures de détente et de liesse, de cette fameuse gaieté du bon vieux temps, si cruelle envers les maris trompés, envers M. le curé et sa servante, si indulgente à la perfidie des femmes et à la roublardise des gars entreprenants. Quand on y fait allusion, nous nous rappelons certains contes égrillards, pailletés de mots drôles; certains couplets lestement troussés où il s'agit de beuveries sous des tonnelles, d'amours folâtres dans des champs de blé, de Roger Bontemps, l'aimable compère de Margot, cette luronne si souvent mise à mal; bref, de ces choses qui se disent, avec force œillades et coups de coude expressifs, entre gens qui aiment à rire : paysans godaillant à une noce, ouvriers en goguette, bourgeois débonnaires attablés à un fin souper copieusement arrosé de bourgogne.

Aussi bien la race gauloise nous apparaît-elle, dès l'antiquité, avec cet apanage de qualités légères et de défauts aimables. Au témoignage de Caton et de Diodore de Sicile, les Gaulois étaient loquaces, diserts, prompts à la réplique. « César et Strabon, remarque M. G. Lanson[1], nous font un

[1] G. Lanson, *Histoire de la littérature française*. Introduction.

567294

Digitized by Google

portrait des Gaulois de leur temps, où certains traits nous permettent de nous reconnaître : le courage bouillant et inconsidéré, le manque de patience et de ténacité, la soudaineté et la mobilité des résolutions, l'amour de la nouveauté, un certain sens pratique, et la pente à se mêler des affaires d'autrui pour la justice, le goût de la parure et de l'ostentation, celui de la parole et de l'éloquence, tout cela est français, si l'on veut, autant que gaulois. « Au moyen âge, dans l'épopée, la propension des Gaulois à rire et à plaisanter se fait jour. Tels ces bons chevaliers du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, qui, hébergés par le roi de Constantinople, charment leurs loisirs, après boire, à raconter des vanteries plus effrayantes les unes que les autres. Ces « gabs », ces blagues, dirions-nous aujourd'hui, ne laissent pas d'inquiéter « l'escoute », l'espion de leur hôte. Le pauvre diable, ahuri, hébété de stupéfaction, va rapporter à son maître les conversations étranges des gens d'Occident. Le lendemain, le roi de Constantinople met les chevaliers en demeure d'accomplir leurs gasconnades. Il ne fallut rien moins que l'intervention divine pour tirer d'embarras les malheureux plaisants. Même parmi les austérités et les âpretés de la *Chanson de Roland* s'est glissé un élément comique, l'épisode de Ganelon livré aux garçons de cuisine. Dans *Aliscans* figure, au milieu des aventures les plus tragiques, le personnage célèbre de « Renouart au tinel ». C'est une façon d'Hercule sauvage, tout en mâchoires et en biceps; un Caliban en gaieté, barbouillé de sang et de sauce; un Roland frénétique dont le corps s'est développé trop vite aux dépens du cerveau. Grand « destrancheur » d'hommes et de gigots, son bras, armé d'une poutre de quinze pieds de long, s'élève et s'abaisse dans les combats, à l'instar d'un marteau-pilon, échinant et broyant les Sarrasins. Dans son estomac insatiable, véritable tonneau des Danaïdes, s'engloutissent effrayamment des muids de vin et des quartiers de viande, de quoi nourrir un régiment. Ce géant gambadant et lunatique a des accès de joie qui terrifient et des élans de colère qui le poussent en avant, tête baissée, comme un sanglier, à travers les obstacles et les mêlées; il a des démonstra-

Digitized by Google

tions d'amitié qui tuent et des embrassades qui étouffent. Un jour, dans une cuisine, il se querelle avec des marmitons; pris tout à coup de fureur, il « crève la cervelle » au maître-queux et jette trois cuisiniers dans des chaudières d'eau bouillante. Un autre jour, une bande de pages le poursuivaient de leurs huées; un flux de sang lui monte à la tête; il voit rouge, il happe l'un d'eux par le bras, le fait tourner comme une fronde et le lance contre un pilier :

« Li cuer (*le cœur*) li ront (*lui rompt*), et se li fist crever
« Et de la teste en deux les iex (*les yeux*), »

Passant, d'aventure, dans un forêt, il a la fantaisie de déraciner un arbre pour s'en faire une massue. Le bûcheron proteste. Renouart saisit l'impudent, le lance contre un chêne et lui « fait traîner les boyaux ». Une autre fois, dans un couvent, Renouart vide d'un trait, comme on humerait un œuf, un grand pot de vin. Le sommelier se permet de trouver le procédé peu délicat. Renouart l'attire brusquement à lui, le « heurte » contre une colonne et lui fait voler les yeux de la tête, « andoi li oiel li sont dou cief volé ».

Dans les *Enfances Vivien*, où nous le retrouvons, Renouart veut tuer son précepteur qui lui enseigne des doctrines attentatoires à la religion.

Notez bien que l'auteur, en intercalant ces épisodes dans son récit, a l'intention de nous égayer : ce sont les intermèdes comiques de l'épopée.

Écoutez encore les plaisanteries de Doon, qui vient d'écorcher la tête de son ennemi Hermant :

« Qu'est cheu? (*qu'est-ce?*) sire Hermant, où avez-vous esté?
« Vos resemblés moton que on ait écorché.
. . . . . .
. . . . . » Vos estes couronnés
« Com un prestre nouviax (*nouveau*), et si s'en savez grez
« A evesque qui soit, grant honour i avez
« Quand rouge caperon en vo teste portés » (1).

Ce comique énorme, qui naît de scènes de salle de dissection

(1) Cité par L. GAUTHIER dans les *Épopées*, t. I.

Digitized by Google

et de chambre de torture, est fréquent dans la littérature française du moyen âge. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans le courant de notre travail. Le Gaulois est impitoyable. La douleur, semble-t-il, le laisse indifférent quand elle ne l'égaie pas. Il éclate de rire devant les misères et les tristesses humaines, là où le cœur devrait plutôt se gonfler de pitié. On sait combien le comique de Molière implique d'amertume et de cruauté, avec quelles délices il se complaît dans le détail des infirmités humaines et des misères de notre nature. Autant que la souffrance, le respect paraît étranger au Gaulois. Il se montre insolent et trivial dans les circonstances les plus solennelles et devant les choses les moins risibles. Ni le rang, ni les dignités ne lui en imposent, il a des familiarités risquées avec le pouvoir et fait des gamineries à la puissance. Enfant terrible, il poursuit de ses moqueries la morgue prétentieuse des gens en place, le pédantisme en bonnet, la suffisance du fat en carrosse, la sotte vanité des gens titrés, la gloriole des parvenus de toutes catégories. Il raille tout et tous, les autres et lui-même. Le rire goguenard lui est aussi naturel que la Sehnsucht aux Allemands et le spleen aux Anglais.

Ce sens du ridicule a pour principe le gros bon sens, l'absence de passions fortes, l'optique spéciale sous laquelle des Sancho Pança, qui seraient nés en Gaule, voient la réalité. Cependant cette raison terre à terre, si elle est incisive et plaisante, est absolument incapable de s'élever. Elle rampe, elle se trouve à l'aise dans le train-train journalier de la vie. Elle est myope et bornée. Les hautes idées, les innovations hardies, les conceptions généreuses, les enthousiasmes les plus nobles et les plus désintéressés lui sont inaccessibles. Elle rapetisse la religion, rabaisse la morale, suborne l'idéal, fait litière de toute pudeur et de toute retenue. Elle pollue de sa brutalité et de sa polissonnerie les sentiments les plus exquis. Le Gaulois a toutes les grossièretés, le cynisme et le sans-gêne, le débraillé d'un homme foncièrement honnête, mais d'une distinction intellectuelle médiocre et d'une éducation embryonnaire. C'est ce qui explique que certaines âmes aris-

Digitized by Google

tocratiques, comme Lamartine et Renan, tiennent en une secrète aversion sa jovialité vulgaire, sa sensibilité toute en dehors et son plat dévergondage.

Toutefois, ses défauts se rachètent par une grande qualité : sa robuste santé. Tandis que nombre d'esprits cultivés et trop subtils se délayent dans des raffinements de pensée et de rêve, l'esprit gaulois conserve sa vive allure. Sa sève est grossière, mais elle est forte et saine. Sa bonne humeur le sauve de l'immoralité. Il fut parfois un antidote salutaire aux déviations qui, à certaines époques, détournèrent la littérature française des voies où la maintenait son génie. Sous Henri III, il réagit contre les niaiseries sentimentales et bucoliques des Remy Belleau, des Jodelle, des Desportes et des Bertaut. Ce fut le gaulois Rabelais, l'ami de *Nature* et *Raison*, qui contribua le plus à anéantir la scolastique et à indiguer le courant humaniste qui allait emporter le génie clair et la langue lucide de la France. Quand, au XVII^e^ siècle, le jargon des précieuses envahit les salons et les ruelles, l'esprit gaulois trouva son vengeur dans Molière. Au XVIII^e^ siècle, Voltaire en fut le champion le plus brillant. Dans notre XIX^e^ siècle, parmi les exagérations du sous-romantisme, Alfred de Musset se réclama du vieil esprit qui inspira Mathurin Régnier et Molière.

« Je suis, disait Rabelais, moyennant un peu de pantagruélisme (vous entendez que c'est certaine gaieté d'esperit conficte en mépris des choses fortuites), sain et dégourd, prest à boire si voulez. » Ceci peut s'appliquer à l'esprit gaulois tout entier. Lui aussi possède, à un haut degré, cette « gaieté d'esprit » qui nous fait envisager les hommes sur leurs plus beaux côtés et les choses sous leur meilleur jour. Sans une éclaircie de joie et une détente des pensées graves et sérieuses, sans une échappée, de temps en temps, dans la fantaisie et l'insouciance, la vie ne serait-elle pas bien morne et bien maussade? L'esprit gaulois, considéré dans ce qu'il a de meilleur, est un sourire gouailleur dans l'adversité; c'est la chanson sur les lèvres du soldat qui va à la mort, le couplet qui court les rues dans les périodes d'oppression, le geste narquois devant la misère, le bon mot qui relève le courage abattu; c'est le triomphe du

Digitized by Google

naturel sur l'artificiel, de la vérité et de la sincérité sur le faux et le factice.

Il faut presque du courage aujourd'hui pour parler favorablement de la gaieté et du rire. En cette fin du XIXe siècle, nous sommes si sérieux et si gourmés ! La redingote et la myopie sont fort bien portées; la dispepsie et l'économie politique constituent la suprême élégance; il est du dernier distingué d'avoir une raie dans la nuque et des lassitudes d'être. Mais rire, non, on ne veut pas, on ne peut pas rire ! Et pourtant le rire a du bon. On peut rire et être intelligent et même sensible. Le rire est la poésie des cœurs simples, des âmes allègres et des esprits droits. Tantôt délicat et fin, atténué de mélancolie ainsi qu'un regard de vierge, il s'éveille pareil à une aube lucide, parmi les parfums des fleurs, les chants des oiseaux et la fraîcheur des rosées; ou léger, ailé, bruissant mélodieusement, il voltige comme les abeilles d'or sur les lèvres de Platon, dans l'or fluide des matinées ensoleillées. Il se nomme alors le sourire. Tantôt puissant et sonore, il éclate et roule dans la gloire des midis, rire irréfrénable des dieux d'Homère, divine allégresse du monde, joie profonde de la nature, ivre de lumière comme d'un vin généreux et fort; liesse énorme et tapageuse des kermesses de Teniers et des beuveries de Rabelais, dans le fracas des pots qu'on brise et le ruissellement des tonnes qu'on débonde. Alors il est le rire, le rire épanoui, fils des sympathies viriles, expression des énergies fécondes, épanchement du bonheur de vivre.

En France, les défauts que nous venons de signaler sont endémiques et les qualités qui les compensent y sont permanentes. Leur fusion constitue le caractère national. Elle dota le pays d'une littérature spéciale qui coexista avec les autres genres et leur survécut. Nous donnerons à cette littérature le nom de *littérature gauloise*. L'épopée, le lyrisme, la poésie didactique passèrent par des périodes de splendeur et de décadence; ils exprimèrent des états particuliers et passagers de l'âme française. Le théâtre et le genre oratoire changèrent d'aspect selon les circonstances. L'esprit gaulois, outre qu'il eut une littérature à part, pénétra aussi les autres genres.

Digitized by Google

Cette littérature, inspirée directement de lui et dans laquelle apparaissent ses traits les plus caractéristiques, est celle des fableaux et des farces du moyen âge, des nouvelles du XVI^e siècle, du théâtre comique de la Renaissance et du commencement du XVII^e siècle, de ces bagatelles poétiques — chansons à boire, couplets gaillards, dialogues comiques, etc., — qui fleurirent à toutes les époques de la littérature française. Parmi les personnalités les plus célèbres qui illustrèrent ce genre gaulois, il faut citer Rabelais, Molière, Voltaire et Béranger. Aujourd'hui encore, de joyeux conteurs et des auteurs dramatiques, comme Labiche, Armand Sylvestre et G. Courteline, perpétuent, avec des mérites divers, sa tradition et sont inspirés de lui. Le roman flatueux de Zola, *la Terre,* n'est-il pas, malgré son étiquette de naturaliste, une œuvre purement gauloise?

L'influence de l'esprit gaulois ne se borne pas aux histoires de haute graisse et aux fantaisies comiques. Elle agit dans un domaine autrement vaste et elle a produit autre chose que des « gauloiseries ». L'esprit gaulois se modifia en s'affinant et devint ce qu'on appelle l'esprit français. Ce dernier est l'esprit gaulois à sa troisième puissance. Taine, à notre sens, n'a pas suffisamment distingué ce double caractère de l'esprit gaulois. Il lui assigne, comme caractéristiques, une propension spéciale au rire, la bonne humeur continue, l'oubli constant de la moralité, le sens du ridicule toujours en éveil, la délicatesse dans l'expression, le juste milieu dans les passions et les idées (1). N'y a-t-il pas confusion ici entre les attributs propres à l'esprit gaulois proprement dit et les attributs spéciaux de l'esprit français, tel que Nisard l'entend (2)? Certes, l'esprit gaulois, au moyen âge, sa période de splendeur, et aujourd'hui encore, se distingue par son insouciance à l'égard de la morale, sa causticité et sa bonne humeur; mais, n'est-ce pas

(1) H. TAINE, *La Fontaine et ses fables.*

(2) NISARD, *Histoire de la littérature française.* Dans cet ouvrage, Nisard, qui, quoi qu'on dise, a écrit des choses très justes et très originales sur la littérature française, a finement analysé ce qu'il entend par esprit français. A lire aussi une brochure de M. van Hamel dont nous n'avons pu prendre, malheureusement, qu'une connaissance incomplète.

Digitized by Google

exagérer que de lui donner la discrétion dans l'émotion, la sobriété du « faire », la légèreté de la touche? Ces qualités de finesse et de bon goût, il les a gagnées plus tard, au XVII^e siècle, au cours de l'évolution littéraire. Il importe donc d'établir une démarcation entre l'esprit gaulois et l'esprit français, de faire ressortir les nuances qui les différencient. L'esprit français est, si j'ose ainsi m'exprimer, l'esprit gaulois qui s'est dépouillé du vieil homme. Il a jeté ses défauts pour garder ses qualités et les perfectionner. L'esprit français est un fils civilisé de l'esprit gaulois. Il est d'une sève moins grossière et d'une santé moins haute en couleur que son père; mais il a des mœurs plus aristocratiques et des manières plus policées, moins de sang mais plus de nerfs, moins de chair mais un cerveau plus développé. Cette métaphore serait juste si elle n'impliquait une idée de distinction trop précise et une idée de succession absolue dans le temps. Disons plutôt que le large fleuve de l'esprit gaulois s'est divisé en deux bras; le premier a été canalisé, c'est l'esprit français; le second a continué à rouler ses ondes en liberté, c'est, en prenant ce terme dans son acceptation courante, l'esprit gaulois. Celui-ci existe encore dans son intégralité, comme le prouvent le caractère du peuple français et tant de thèmes littéraires et d'expressions populaires que nous a transmis le moyen âge.

Voici comment nous nous expliquons le développement de l'esprit gaulois en esprit français. Ce qui distingue la littérature française des littératures étrangères, c'est — faut-il le rappeler? — l'instinct de l'analyse, le goût de la psychologie, le besoin de logique dans les idées et de clarté dans la langue; c'est, enfin et surtout, la sociabilité (1). Ces qualités lui appartiennent en propre; elles ressortent de l'examen de ses productions considérées dans leur ensemble. L'instinct de l'analyse et le goût de la psychologie furent érigés en principes par Descartes et appliqués — avec quel bonheur, on le sait

(1) Voir la préface que M. GASTON PARIS a mise en tête de l'*Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à* 1900, publiée sous la direction de M. PETIT DE JULLEVILLE.

Digitized by Google

— par Corneille, Racine, Molière, La Bruyère, etc., et par la pléiade des romanciers, depuis Mme de La Fayette jusqu'à M. Paul Bourget. Le besoin de logique dans les idées, et conséquemment de clarté dans la langue, se manifeste par l'importance que tout écrivain français accorde à la forme et à l'économie d'un ouvrage ou même d'un court poème. Racine estimait qu'une tragédie était à peu près terminée quand il en avait fini le plan. La moindre des fables de La Fontaine, les caractères de La Bruyère sont construits d'après un canevas mûrement étudié et savamment coordonné dans ses parties. A ce point de vue, parmi les œuvres contemporaines, les nouvelles de Mérimée, *Madame Bovary* et *Salammbô* de Flaubert sont des modèles, ainsi que les poèmes de Leconte de l'Isle, les sonnets de J.-M. de Hérédia et les productions de l'école parnassienne en général. Si la poésie de la jeune école, d'un charme si pénétrant et si subtil, ne jouit pas du succès qu'elle mérite et périclite de jour en jour, c'est précisément parce que, très souvent, elle manque de cohérence et de clarté. Elle s'est heurtée au tempérament national. Certains auteurs étrangers furent, pour la même raison, incompris en France. On connaît les boutades stupéfiantes de Voltaire contre Shakespeare. Voltaire essaya de s'en disculper, par après, dans une lettre adressée à Horace Walpoole, l'un des fils du célèbre homme d'État anglais. Ses excuses sont curieuses. « C'est une belle nature, dit-il, en parlant de Shakespeare, mais bien sauvage ; *nulle régularité*, nulle bienséance, *nul art*, de la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le *chaos* de la tragédie, dans lequel il y a cent traits de lumière. » Les critiques français qui regimbent contre le théâtre norvégien et la philosophie de Nietzsche raisonnent à peu près de la même façon. Tout cela, d'après eux, manque de bon goût, d'ordre et de clarté : c'est chaos. Nous n'insisterons pas sur la pureté de la langue qu'exigent de l'écrivain les admirateurs de Racine, de Beaumarchais, de Voltaire et les lecteurs de Flaubert et d'Anatole France (1). Quant à la sociabilité de la littérature française, nous ne pouvons que renvoyer au beau travail de M. Brunetière, sur cette

Digitized by Google

question (2). M. Brunetière, reprenant et développant une idée de Nisard, établit que le caractère essentiel de la littérature française est la sociabilité : « Personne en France, dit-il, n'a écrit qu'en vue de la société, sans jamais séparer l'expression de sa pensée de la onsidération du public auquel il s'adressait, ni par conséquent l'art d'écrire de celui de plaire, de persuader et de convaincre. »

Toutes ces qualités d'ordre, de logique, de clarté, de sociabilité ne sont pas nées spontanément au XVII^e^ siècle, ainsi que plusieurs critiques semblent le croire. Elles sont un affinement de *vertus* propres à la race gauloise, vertus qu'on retrouve dans la littérature primesautière du moyen âge. Elles se développèrent naturellement, suivant une évolution favorisée par certaines circonstances heureuses.

Ces vertus de la race gauloise sont l'humeur satirique, la passion du vrai se manifestant dans la prépondérance accordées aux idées sur les sentiments; le bon sens, le naturel.

L'humeur satirique du moyen âge, qui impliquait le sens de l'observation, et la passion du vrai, qui produisit l'instinct de la recherche, de l'analyse, aboutirent au *goût de la psychologie*, cette gloire et cette caractéristique de la littérature française, ainsi qu'au souci de l'exposition, de la démonstration, de la discussion et, par conséquent, de la *sociabilité*. Du bon sens résultèrent la crainte de l'exagération, le terre-à-terre et, à un degré plus haut, *la mesure dans les idées*. Ces qualités eurent pour corollaires le *besoin de logique*, l'*amour des idées claires*, et, par suite, *la pureté et la précision de la langue*.

(1) Nous extrayons ce passage d'une lettre de TAINE publiée par la *Revue wallonne* (mars 1893) : « Pour Conscience, je l'ai lu et j'avoue que je trouve son talent médiocre. Peut-être suis-je gâté là-dessus par les habitudes parisiennes; ce que nous entendons par le style me semble manquer partout, dans toutes les proses contemporaines, excepté en Angleterre, en France, et chez le Russe Tourgueneff. » Et plus loin : « L'ouvrage est excellent, il est bien documenté, plein de sympathies généreuses, parfois éloquent. Mais, à nos yeux de Parisiens, il est emphatique, taché de vulgarités et *mal écrit*. Pardonnez-nous cette sensibilité excessive et ce raffinement littéraire; si vous en êtes exempt, c'est peut-être tant mieux pour vous. »

(2) F. BRUNETIÈRE, *Études critiques*, 5^e^ série.

Digitized by Google

Nous nous proposons d'étudier la tradition de l'esprit gaulois dans l'œuvre de Molière, ce génie si gaulois, le plus gaulois après Rabelais, qui, lui, le fut avec une puissance géniale, mais aussi avec intempérance. Nous tâcherons de l'analyser dans son essence et dans ses manifestations. Comme nous l'avons vu plus haut, il y a en France toute une littérature qui traverse les siècles, toujours semblable à elle-même parce qu'elle part d'une inspiration immuable. Molière fut l'expression suprême de cette inspiration et son œuvre synthétisa cette littérature. Notre intention n'est pas de rechercher s'il a connu et imité directement les œuvres du moyen âge. Ce travail a été fait (1). Notre but est de montrer en quoi il est resté, inconsciemment, par la seule influence héréditaire de sa race, fidèle à l'esprit gaulois exprimé dans une littérature spéciale. C'est plutôt la psychologie de son génie que l'histoire et la critique de ses œuvres qui nous intéressera. Nous essayerons de montrer, par l'exposé des analogies de penser et de dire entre Molière et ses ancêtres gaulois, un des aspects les plus curieux du génie du grand comique.

(1) Citons spécialement parmi les critiques qui se sont occupés de ces recherches : WILKE, *Ce que Molière doit aux anciens poètes français*. Lauban, 1880; MAHRENHOLZ, *Molière's Leben und Werke* (Französische Studien, 1881); V. LE CLERC, *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII; GENIN, dans son édition de PATHELIN, FOURNEL *Le théâtre au* XVI^e^ *siècle*, *La comédie* et *Les contemporains de Molière*; LENIENT, *La satire en France au moyen âge* et *La satire en France au* XVI^e^ *siècle*; CH. AUBERTIN, *Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge*; PETIT DE JULLEVILLE, dans ses ouvrages sur le théâtre français au moyen âge; G. LARROUMET, *Études d'histoire et de littératures dramatiques*; DESPOIS dans sa belle édition des œuvres de Molière.

Digitized by Google

LA RELIGION

En matière de spéculation philosophique, la littérature gauloise a un horizon assez borné. Le sentiment religieux lui est étranger. Les hautes idées de la divinité, de la destinée humaine, du devoir l'indiffèrent et si, d'aventure, elle les rencontre, c'est pour les rapetisser par ses gausseries et son scepticisme gouailleur. Expression intellectuelle de l'humanité moyenne, c'est-à-dire de cette portion de l'humanité qui fait le gros œuvre social ou en jouit, sans plus, elle manque d'ailes pour s'élever du monde matériel, où la confine la nature de son inspiration.

Indépendamment des distinctions sociales, l'humanité se divise en deux parts : la masse qui agit et l'élite qui pense. Celle-ci est le cerveau et le cœur de l'humanité, la pensée qui rayonne et la sensibilité qui vibre. Elle joue, dans l'organisme social, le rôle qu'Aristote attribuait, dans l'organisme de l'individu, au *sensorium commune*, le centre où convergent toutes les sensations (1). L'humanité pourrait aussi se comparer à la scène du théâtre du moyen âge, où les deux mondes, celui du ciel et celui de la terre, se superposaient en deux étages. Au-dessus était le Paradis. Dieu le père, en somptueuse chasuble

(1) « Les masses sont le fond de l'humanité ; c'est avec elles, en elles et pour elles que tout se fait ; elles remplissent la scène de l'histoire, mais elles y figurent seulement ; elles n'y ont qu'un rôle muet, et laissent, pour ainsi dire, le soin des gestes et des paroles à quelques individus éminents qui les représentent. » (VICTOR COUSIN, *Cours de philosophie*, introduction, 8e leçon.)

Digitized by Google

d'or, la crosse étincelante de pierreries à la main gauche, la main droite levée en un geste de bénédiction, siégeait hiératiquement sur son trône. Autour de lui se déployait la pompe céleste : les chœurs des anges, les pléiades des vierges, l'armée des martyrs, des docteurs et des pontifes. De toute cette foule, ravie dans l'extase du plein savoir et de l'amour suprême, s'élevait, magnifique et triomphal, un chant d'allégresse et d'adoration. Au-dessous, à l'étage inférieur, était représentée la Terre, avec son grouillement humain, son agitation et son tumulte, ses grandeurs et ses petitesses, ses drames et ses farces. Il en est ainsi de l'humanité. Dans les sphères supérieures, l'élite, dépositaire de la conscience humaine, domine son temps de toute la hauteur de sa pensée; le « profane vulgaire » se meut dans les régions inférieures; il vit la vie ordinaire avec ses alternatives de tristesse et de joie. Or, cette foule, déprimée par l'âpre combat pour la bouchée de pain ou amollie par les douceurs de l'oisiveté, ne se soucie guère de philosophie et de religion. La vie est bonne ou mauvaise selon les caprices de la fortune. Chacun, suivant son tempérament, accomplit sa petite tâche quotidienne, plus ou moins vaillamment et en raisonnant le moins possible, comme le Martin de *Candide*.

Cette conception pratique de la vie s'égaie, en pays gaulois, de jovialité naturelle. Cette tournure d'esprit se reflète dans une littérature spéciale qui, nous l'avons vu, survécut à tous les genres littéraires. C'est la littérature des fableaux, histoires de haute graisse et de plat réalisme, des chansons grivoises et des farces. Fableaux et farces ont, sous des noms divers, traversé les âges et font encore les délices du public d'aujourd'hui.

Les Gaulois ont toujours méprisé le rêve stérile et la métaphysique. Le monde extérieur existe pour eux et leur suffit. Les écrivains les plus populaires sont ceux qui furent le moins métaphysiciens et le moins lyriques, en entendant par lyrisme cette envolée de l'âme vers un idéal supra-humain. Considérez les assises philosophiques de l'œuvre des écrivains qui reflétèrent, le plus génialement, cet état d'esprit. Jean de Meung prône *Nature* et *Raison;* Rabelais prêche le retour à *Physis;*

Digitized by Google

ce qui ressort de l'œuvre de Molière, c'est la légitimité de l'instinct ; La Fontaine a suivi toute sa vie et recommandé la « bonne loi naturelle »; Voltaire est rationaliste et irréligieux. On lit encore aujourd'hui Molière, La Fontaine et Voltaire, tandis que Corneille, Racine, Pascal, Bossuet, J.-J. Rousseau ne sont connus que des seuls lettrés, encore qu'ils soient commentés dans les classes. Au XIXe siècle, seul Béranger a joui d'une véritable popularité.

Au fond, — nous aurons l'occasion de le constater plus loin, — les Gaulois sont païens. Leur paradis est un compromis agréable entre cette terre et le paradis théologique ; c'est, en quelque sorte, un prolongement de ce monde sublunaire, mais plus parfait que celui-ci, un lieu de repos éternel où nous serons accueillis par le Dieu des bonnes gens, par « le très bon, très grand Dieu, le Dieu de sainte bénignité » de Rabelais. Leur Christ n'est pas le Dieu implacable des rigoristes qui a dit que petit serait le nombre des élus, mais le doux pasteur évangélique aux cheveux blonds, inquiet de la brebis égarée ; le convive souriant et pitoyable des Noces de Cana ; le philosophe aux paraboles de clarté, qui laissa tomber de lentes paroles d'indulgence sur la femme adultère prostrée à ses pieds. Et encore cette conception de la divinité s'auréole-t-elle de trop de poésie. Pour peu, ils se représenteraient Dieu en manches de chemise, assis sous une treille, une bouteille de piquette devant lui et promenant sur le monde un regard bénévole et un sourire bon enfant (1). Ce bon Dieu n'eut pas été dépaysé dans la Confrérie de la Passion du moyen âge ou dans les *caveaux* du commencement de ce siècle. Aujourd'hui ce Dieu paterne et farceur, à la façon d'un épicier retiré qui possède son Béranger, irait, au dessert, de sa petite chanson sur le vin, le jeu, les belles.

Ce sentiment religieux plutôt médiocre, qui apparaît dans les mœurs du peuple (2), se décèle particulièrement dans une

(1) Lire le *Dieu des bonnes gens*, de BÉRANGER.

(2) « Au lieu d'une religion nationale, nous avons en France une sorte d'irréligion nationale : c'est là même ce qui constitue notre originalité au milieu des autres peuples. En France, les deux tiers au moins de la population masculine

Digitized by Google

chanson très connue à Liége, cette ville de race et d'esprit gaulois. C'est l'histoire de saint Aubin. Ce brave saint, le Bacchus de l'hagiographie populaire en pays wallon, après une vie toute d'intempérance, arrive à l'huis du ciel. En terre gauloise, l'ivrognerie n'est pas un vice, aussi Aubin est-il admis dans le séjour des bienheureux. Il entre en titubant dans les parvis célestes où ses manières débraillées et son langage trivial de Liégeois en goguettes durent apparemment choquer l'assemblée de choix qui s'y trouvait. Cependant, par déférence pour la volonté divine qui avait permis cette intrusion, on l'invite à prendre part au repas commun; mais le menu, composé de sucre (1), paraît bien fade à son palais accoutumé au feu des alcools. Il préférerait une nourriture moins divinement insipide: « J'aimerais mieux, dit-il, en buveur chrevronné, un hareng ou des moules, je ne serais plus soûl. » On accède à son désir. Aubin, grâce à ce repas reconstituant, est remis de son ébriété. Mais l'ivrognerie est un vice tenace. Tout saint qu'il est, Aubin ne peut résister aux suggestions de ses passions terrestres. Doué de moins de force morale que son collègue saint Antoine, il succombe à la tentation et le voilà de nouveau adonné à son péché mignon. Il boit, s'enivre, remplit le ciel de son humeur bachique. Les saints et les anges sont d'abord scandalisés du peu de mondanité, si l'on peut ainsi dire, de leur camarade. Décidément, le nouvel élu manque de tenue. Mais, peu à peu, la curiosité agissant sur eux comme sur de vulgaires mortels, ils finissent par goûter — oh ! rien qu'un doigt ! — au liquide étrange qui fait les délices de la dernière recrue. Ils trouvent à ce breuvage un charme assez agréable, ma foi, si agréable même qu'ils laissent leur cassonade paradisiaque pour le genièvre terrestre. Dès lors ç'en est fait de leur sobriété. Ils comprennent les préférences d'Aubin, ils excusent ses débordements. Qui a bu boira, dit la sagesse des nations. L'événement confirme l'adage. Depuis cette

vivent à peu près en dehors de la religion traditionnelle. » (A. GUYAU, *L'irréligion de l'avenir.*)

(1) A Liége, la croyance populaire est que dans le paradis on mange des « des souk à l'losse », du sucre à la louche.

Digitized by Google

dégustation fatale, qui ne tarda pas à dégénérer en libations, le ciel devient un véritable cabaret où retentissent éternellement des chansons et des cris d'orgie. Voilà comme quoi, nous apprend la chanson,

« Dispoie ci timps là
« Tos les saints s' fet sôt. »

Nous retrouvons cet esprit voltairien dans tout le moyen âge. On se fait en général une fausse idée de cette époque. La faute en est à la littérature qui ne la considéra en quelque sorte que comme un magasin de décors et un répertoire inépuisables de faits et de fictions qu'elle adaptait aux besoins du moment. Le moyen âge, dans l'imagination de notre siècle, passa par trois stades. Il y eut d'abord le moyen âge rococo, à la mode sous le premier Empire. C'était le temps des jeunes et beaux Dunois qui partaient pour la Syrie à la recherche de non moins belles et de non moins jeunes Isabelles. Ce moyen âge troubadouresque et sentimental retentit des roucoulements désespérés des puceaux mélancoliques et versificateurs qui, le torse moulé dans un justaucorps mi-parti et les yeux blancs, se pâment aux pieds de dames gentes et inhumaines. Il est né de la fusion de l'ancienne sensibilité pleurnicharde et prompte aux syncopes du XVIII[e] siècle et du vague à l'âme des Renés romantiques. En second lieu, vient le moyen âge pittoresque, mouvementé, bigarré, truculent et ténébreux de Walter Scott, Victor Hugo, Aloysius Bertrand, Alexandre Dumas et du dessinateur Célestin Nanteuil. Ce moyen âge à l'eau-forte pourrait se concrétiser en une cité chaotique qui silhouette sur un ciel nocturne fantastiquement éclairé par la lune, l'architecture hoffmanesque de ses cathédrales gothiques et de ses toits dentelés : les rues sont tortueuses, où vacille, suspendue à un cordon, une lanterne sinistre; dans le pénombre d'une cour des miracles se meuvent des lansquenets ivres, des marmiteux bariolés, des poètes faméliques en quête de repues franches. Des aventures tragiques, où l'échelle de soie, le poison et la dague jouent un grand rôle, se passent

Digitized by Google

derrière des murs ; tout le monde jure par la Pasque-Dieu et les nobles seigneurs s'interpellent féodalement par des « messire » pleins de martialité. Enfin, nous avons, le dernier venu, le moyen âge des préraphaélites. On s'engoua des vitraux, où rêvent, dans un flamboiement versicolore, des saintes anémiées et extasiées. On s'éprit des vierges au corps émacié jusqu'à l'étisie, roides dans les plis de leurs robes blanches, et qui, seules ou par théories de sept, avec, en main, un lys de candeur que soutient à peine la faiblesse de leurs longs doigts exsangues, vont, selon un rythme lent et la pupille fascinée sous l'orbe pur des sourcils, vers l'âme de l'Élu. C'est un moyen âge à la détrempe, tout en paysages délayés dans une pâle clarté lunaire ou d'aube vaporeuse qu'estompent de vagues peupliers au bord de lacs aux eaux limpides, où affleure l'éclosion mystique de dolents nénuphars.

Tous ces moyen âges ont un trait commun : un mysticisme intense. Sans doute, la religion jouait au moyen âge un rôle que, vraisemblablement, elle a perdu pour toujours. Mais — et ce point a été mis en lumière par la critique des dernières années — le sentiment religieux n'avait pas annihilé le sens pratique de l'existence, le vouloir-vivre (1) ; dans les veines gauloises coulait encore le vieux sang païen (2). La vie avait du bon, le corps n'était pas une guenille méprisable. La littérature goliardique, les fableaux, les farces, le *Roman de la Rose*, le *Roman de Renart*, les dits, etc., sont là pour témoigner que la France, ainsi qu'on l'a dit avec raison, a toujours été de la religion de Voltaire. Nous aurons l'occasion, dans le cours de cette étude, de revenir sur ce point.

Dans le haut moyen âge, dans ces siècles de fer où les corps et les âmes étaient de fer, la foi était maîtresse absolue des

(1) Les Grecs, selon M. A. Lang, malgré les survivances dans leurs croyances de certains mythes et rites barbares et sauvages, avaient gardé leur humanité et leur lumineuse gaieté. (A. LANG, *Mythes, Cultes et Religions*, chap. IX.)

(2) M. Hauréau, analysant un manuscrit de la fin du XII^e^ siècle ou du commencement du XIII^e^, remarque que « le paganisme ne choquait guère au moyen âge, même lorsqu'il était indécent. » Et plus loin il dit encore : « La plupart des pièces de ce manuscrit sont indécentes, injurieuses envers le clergé, empreintes de paganisme. » (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIX.)

Digitized by Google

intelligences. Elle ne souffrait ni restriction, ni tiédeur, ni atténuation. Dieu était le chef suprême, le suzerain omnipotent devant la volonté duquel devait s'incliner toute puissance comme toute faiblesse. Il était le stratège qui conduit les armées, le bouclier qui protège et le glaive qui frappe. Le féroce et vindicatif Deus Sabaoth du judaïsme vivait encore dans sa gloire redoutable, mais il s'était rapproché de l'homme en une espèce de compagnonnage dont l'homme savait se réclamer au besoin. C'est à lui que Roland, son vasal, remettait son gant en mourant; c'est lui qui envoyait ses anges, Michel et Gabriel, dans le val tragique de Ronceveaux, pour recevoir l'âme héroïque du jeune capitaine et la conduire triomphalement dans le paradis, parmi les fleurs. Ce farouche sentiment de foi perdit peu à peu de son âpreté. Au fur et à mesure que l'homme déposait les différentes pièces de son armure, il abandonnait les rigueurs de ses croyances, il s'humanisait. Son idéal religieux subsistait toujours, mais il se mitigeait de tolérance et s'accommodait de certaines idées de gaieté et de laisser-aller dans les mœurs. Le vieil esprit gaulois s'éveillait à la clarté et à la liberté après un long sommeil plein de cauchemars sanglants. L'avènement des communes marque son affranchissement. A la Renaissance il s'épanouit comme une fleur vivace dans la chaleur du soleil.

Déjà dans le drame liturgique, d'un art fruste, qui rappelle les peintures aux durs linéaments des primitifs, un élément comique se fait jour. Au XII^e^ siècle, dans le *Jeu sur l'image de saint Nicolas* (1), un *Barbare*, avant d'aller en voyage, confie son argent à la garde de saint Nicolas, dont il a une statue chez lui. Pendant son départ les voleurs lui dérobent son pécule. Le Barbare, à son retour, constate le vol dont il a été victime. Il s'emporte contre le saint avec toute la fureur d'un capitaliste lésé par l'incurie de son banquier : « Ah! malheur, s'écrie-t-il, à quelle mauvaise garde ai-je donc remis ma fortune!... Nicolas, si tu ne me rends mon bien, tu me le payeras! »

« . . . . . Ha, Nicolax!
« Si ne me rent ma chose, tu le comparras! »

(1) MICHEL et MONMERQUÉ, *Ancien théâtre français.*

Digitized by Google

Comme le saint fait la sourde oreille, le Barbare fouette sa statue. Saint Nicolas se dépêche d'obtempérer à ces arguments frappants. Il oblige les larrons à restituer à l'énergique Barbare l'argent qu'ils lui avaient volé. Saint Nicolas joue ici un rôle grotesque. Il est ravalé au rang d'un concierge imbécile et couard. M. Petit de Julleville a remarqué la note gauloise de ce drame : « Dans cette pièce, dit-il, ce n'est pas seulement la langue, c'est le goût qui se fait vulgaire. Ne parlons pas ici de foi naïve et d'heureuse simplicité. N'alléguons pas la candeur du vieux temps; à toute époque, et même au XII^e siècle, une page telle que nous venons d'analyser a toujours renfermé une intention légèrement satirique ou du moins ironique. Un demi-sourire s'y dissimule et s'y sous-entend. Ce n'est pas l'incrédulité ouverte et violente, il s'en faut de beaucoup, mais c'est une manière assez gauloise ou assez française de rire avec les choses saintes, même en croyant aux saints (1). »

Au XIII^e siècle fleurit également toute une série de petits poèmes, dits, débats et disputes, d'une inspiration fort peu religieuse, parmi lesquels il faut mettre hors pair les parodies de prières, telle que cette « Messe de buveurs » dont l'*Introït* commence ainsi : « *Introïbo ad altare Bacchi. — Ad eum qui lætificat cor hominis* ». Le *Pater,* le *Credo,* le *Confiteor* sont travestis de la même façon (2). C'est là, dira-t-on, de la littérature de cabaret. Sans doute; mais elle est significative étant donnée l'époque où elle naquit. On ne se contenta pas de parodier les prières, on s'en prit également aux saints. On créa une hagiographie burlesque où figuraient saint Hareng, saint Oignon, saint Tortu, saint Raisin (3). Dans le *Mystère de saint Bacchus* (4), sont décrites les souffrances de la vigne sur les

(1) PETIT DE JULLEVILLE, *Les Mystères*, t. I, chap. II.

(2) « Que les prêtres, dit, en 1227, un concile de Trèves, ne permettent pas aux truands, aux clers vagabonds et goliards de chanter des chansons profanes sur le *Sanctus* ou l'*Agnus Dei.* » Sur cette littérature, voir l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXII et XXIII. On y lira avec intérêt quelques spécimens du genre très amusant.

(3) *Histoire littéraire*, t. XXIII, p. 495. 496.

(4) A. JUBINAL, *Contes, dits et fabliaux des* XIII^e, XIV^e *et* XV^e *siècles*, t. I, p. 250. En Grèce les souffrances de Bacchus étaient représentées dans les orgies

Digitized by Google

coteaux, sous le pressoir, dans les caves, etc. Le poète nous déclare que l'auteur qui conterait les peines de saint Bacchus :

« Plus grant martyr le troveroit
« Que nul saint dont l'en volt plus lire. »

Au XIVe siècle, saint Hareng fut chanté, en termes aussi irrévérencieux, dans une pièce intitulée : « La vie de sainct Harenc, glorieux martyr, et comment il fut pesché en la mer et porté à Dieppe (1). » L'auteur de ce factum n'hésite pas à comparer saint Hareng à saint Laurent, qui, lui aussi, fut brûlé sur le gril. Il termine l'apologie de son héros par cette péroraison prophétique :

« C'est grant pitié que sainct Harenc
« Est martiré ainsi souvent,
« Sur le *gris* (*gril*) ou sur le charbon ;
« Mais il viendra une saison
« Que saint Harenc fera miracle,
« Qu'on doit mieulx prisier que *triacle* (*tour de charlatan*).
« Dites *amen* dévotement.
« Cy fine le sermon sainct Harenc. »

« La vie de saint Hareng, remarque M. Ch. Louandre (2), comme le *Roman de Renart,* montre à quel point les traditions catholiques étaient déjà affaiblies avant la réforme. On sent, en lisant cette parodie triviale des poétiques légendes du moyen âge, que le mysticisme a replié ses ailes, et que le temps approche où les miracles et le clergé seront voués aux sarcasmes les plus irrévérencieux. Ce conte est comme la préface rimée de Rabelais, de H. Estienne, de Béroald de Verville. » Nous ne partageons pas cette manière de voir. Il n'y a pas, à notre sens, dans cette pièce une intention irréligieuse qui ferait de cette élucubration une anticipation sur la littérature libre-penseuse du XVIe siècle. Le *libertinage*, comme on disait au XVIIe siècle, n'existe pas ici. Le poète a obéi instinctivement à ce scepticisme gausseur qui s'allie naturellement, chez les Gaulois, au sentiment religieux. Sous ce rapport, comme

dionysiaques. Voir A. LANG, ouvrage cité, chap. XVII, et le beau livre de PAUL DE SAINT-VICTOR, *Les Deux Masques*, t. I.

(1) A. DE MONTAIGLON, *Recueil de poésies françaises*, etc., t. II, p. 325.

(2) CH. LOUANDRE, *Chefs-d'œuvre des conteurs français avant La Fontaine*, p. 201.

Digitized by Google

sous tant d'autres, on peut rapprocher les Gaulois des Grecs : « Lors même, dit Du Méril (1), qu'ils croyaient naïvement à la mythologie, les Athéniens avaient trop d'esprit et de goût pour ne pas garder quelque scepticisme : beaucoup faisaient un choix dans le Panthéon et maltraitaient sans scrupule les divinités de qualité inférieure qu'ils n'avaient pas trouvées à leur goût. »

Dans ces saturnales de l'esprit gaulois, Dieu lui-même ne fut pas épargné. Les brocards qu'on lançait à ses saints ricochaient sur lui. Un poète du XIIIe siècle nous raconte que Dieu le Père, se sentant malade, descendit du ciel et alla demander des leçons de versification aux poètes de la ville d'Arras (2). Dans le fableau de l'*Oue au chapelain* (3), un clerc a dérobé une oie rôtie à un chapelain. Accusé de ce vol, il rejette le larcin sur un crucifix auquel il a appendu les reliefs de son repas. Rabaisser Dieu au rôle de collégien et faire jouer au Christ le rôle d'homme de bois, ne dénote pas, chez les auteurs de pareilles imaginations et chez ceux qui s'y plaisaient, un fonds bien considérable de dévotion (4).

Cet esprit de dénigrement s'infiltra dans le théâtre sacré au grand dam de celui-ci. En France, on n'allie pas sans danger le comique au tragique, le vaudeville au drame. L'un des deux doit céder devant l'autre et l'histoire prouve que le comique a le plus de chance de sortir vainqueur de ce conflit. Ce fut peut-être, par une divination merveilleuse du tempérament national

(1) E. DU MÉRIL, *La Comédie antique*, t. I, chap. IV, p. 331.

(2) A. JUBINAL, *Contes, dits*, etc., t. II, p. 377.

(3) A. DE MONTAIGLON, *Recueil de fabliaux*, t. IV.

(4) Boileau, parlant du vaudeville, prémunit les auteurs contre les licences de leur verve :

« Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
« Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux :
« A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève
« Conduisent tristement le plaisant à la grève. »

Ces vers, qui sont une recommandation de prudence aux *libertins* de l'époque, confirment la vitalité, à travers les âges, de l'esprit irréligieux et moqueur de la race. Le *libertinage* est la manifestation d'une philosophie libre-penseuse et matérialiste, issue de la Renaissance et précurseur du mouvement antireligieux du XVIIIe siècle. Il a ses racines dans le tempérament gaulois dont nous essayons de montrer, en ces lignes, quelques-unes des manifestations les plus lointaines.

Digitized by Google

plutôt que par une sorte de parti pris d'école, que les auteurs du XVII[e] siècle se gardèrent de ce syncrétisme. En tout cas, cette immixtion fut fatale aux mystères. « Le rire, dit M. Petit de Julleville, nous (aux Français) est plus naturel que les larmes. Un philosophe n'a-t-il pas défini l'homme *l'animal qui rit?* On s'amusa d'abord du burlesque ; on finit par s'amuser du tragique, et le mystère s'effondra aux bruits des éclats de rire. Il fallut que le Parlement de Paris interdît en 1548 de donner les choses saintes en spectacle ; car c'eût été désormais les livrer à la dérision. Des peuples voisins, les Anglais, les Italiens, les Espagnols avaient supporté mieux cette épreuve où notre caractère national échoua. Il y a chez nous un sentiment si vif et si aiguisé du ridicule que le mélange des deux genres tragique et comique y sera toujours infiniment périlleux. Nous n'avons pas à nous enorgueillir de ce trait de notre caractère ; il est plutôt une infirmité fâcheuse, et marque plutôt un défaut de sérieux que la surabondance de l'esprit ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il existe, et que le poète ne s'aurait s'attacher trop à le ménager (1). »

Ce serait le moment de rappeler les nombreuses scènes comiques intercalées dans les mystères, si ce mélange du comique et du sacré constituait un monopole exclusif de la littérature française (2). En réalité, on le retrouve à peu près dans toutes les littératures; il rentre dans l'esthétique générale du moyen âge ; il constitue une caractéristique de la littérature prime-sautière de cette époque. La restriction qui s'impose, quant à ses conséquences particulières pour la littérature française, a été faite, nous venons de le voir, par M. Petit de Julleville. Ce qui importe, à notre point de vue, c'est la qualité de ce comique. L'humeur joyeuse des auteurs de mystères eut

(1) PETIT DE JULLEVILLE, *Les Mystères*, t. I, p. 6.

(2) Sur ce mélange du trivial et du sacré, voir l'opinion de Sainte-Beuve dans son ouvrage sur la littérature du XVI[e] siècle. Cette opinion a été réfutée par M. James de Rothschild dans son édition du *Vieil Testament* (Introduction). On trouvera des spécimens du comique des mystères dans le *Mystère de saint Nicolas*, de Jean Bockel. (MICHEL et MONMERQUÉ, *Le Théâtre français au moyen âge*) ; dans le *Vieil testament* (scènes entre Turlututu et Granche-Vuide, t. V ; scène de la confusion des langues après la construction de la tour de Babel, t. I).

Digitized by Google

parfois de tels débordements qu'on se demande si les hommes, qui unissaient les plaisanteries les plus triviales et les plus plates obscénités aux épisodes les plus tragiques et les plus austères de l'histoire sacrée, étaient doués du moindre sentiment religieux.

Parmi ces orgies du rire, il faut signaler surtout la scène du crucifiement du Christ dans la *Passion* d'Arnould Gréban. Elle est poussée jusqu'aux dernières limites de l'atroce. On la dirait écrite par un valet d'abattoir pour une assemblée de garçons bouchers en bonne humeur et de croque-morts en liesse un jour de fort pourboire. L'auteur se délecte dans la description minutieuse de l'épouvantable supplice; il a des raffinements de dilettante hystérique du massacre et des appréciations de spécialiste du meurtre. Il met dans la bouche de ses bourreaux des plaisanteries qui font souffrir et écœurent jusqu'à la nausée. C'est une hallucination de soudard ivre-mort après une journée de pillage et de viol, un prurit sanguinaire de chef canaque, un rêve voluptueusement féroce de souverain oriental hébété par trois siècles de sérail et d'absolutisme. Nous admettons que les auteurs de mystères aient intercalé, dans leurs pièces, certains intermèdes comiques pour en rompre la monotonie, mais il faut reconnaître, avec M. Gaston Paris, que cette outrance ne se comprend plus lorsque l'objet de leurs facéties était « le Rédempteur, le fils de Dieu, le Christ qu'on adorait chaque jour ». Ce comique féroce, qu'explique la brutalité des mœurs de l'époque, est heureusement compensé dans d'autres œuvres par une raillerie plus amène et plus franchement gaie (1).

L'insouciance religieuse et le positivisme joyeux des Gaulois apparaissent surtout dans la conception de l'enfer.

L'enfer illumina de sa rouge lueur le moyen âge tout entier. Marais sulfureux, lacs de plomb fondu, cuves d'eau bouillante,

(1) Nous avons déjà eu l'occasion d'insister sur la férocité du comique chez certains auteurs gaulois. Lire, pour s'en convaincre, dans Rabelais, l'épisode où Panurge raconte « la manière comment il eschappa de la main des Turcs ». (*Pantagruel*, chap. XIV.) On sait aussi combien Molière se complaisait dans le détail des infirmités physiques.

Digitized by Google

étuves embrasées, gueule insatiablement dévorante où s'engloutit l'avalanche sans fin des damnés, mâchoires de fer saignantes de la chair broyée des trépassés, l'imagination lui prêta toutes les formes et le dota des inventions les plus atroces parmi celles qui peuvent déchirer, triturer, déchiqueter, brûler, torturer de toutes manières les pauvres corps pantelants.

L'esprit de l'homme, si fécond en extravagances féroces lorsqu'il s'agit de faire souffrir l'homme, se dépassa ici parce qu'un raffinement exacerbait sa cruauté native. Il attribuait à la justice divine des chefs-d'œuvre de tortionnaire en délire, des trouvailles de férocité monstrueusement compliquées et irréalisables en ce monde imparfait et borné. Ce que l'homme, être incomplet et impuissant, n'avait pu réaliser en ce domaine, Dieu le créait. En outre, les supplices infernaux ne mettaient pas fin à la vie et à la souffrance des damnés; c'était la continuité dans le martyre, un spasme douloureux infiniment prolongé et avivé sans cesse par la perdurance de la conscience et de la sensibilité, une palpitation d'animal meurtri qui agonise sans parvenir à mourir.

La torture morale s'ajoutait à la torture physique. L'orgueil suprême de la victime vis-à-vis de son bourreau, le cri de haine du vaincu contre le vainqueur où s'exhale la revanche de la personnalité terrassée par une puissance supérieure, le défi du roseau pensant à la fatalité qui l'opprime, cette consolation dernière était réfusée aux damnés. Dans l'enfer on aimait encore le Maître impitoyable et fort; un indicible cri d'amour, plein d'adoration, de désir et de larmes, montait vers Dieu, montait vers la bonté en soi, la beauté même, la vérité absolue, et cet amour était sans espérance. D'après les théologiens, cette amertume était le pire supplice. Le désespoir planait sur la cité flamboyante au fond du gouffre de ténèbres. Dans cet « air sans étoiles », comme dit Dante, s'élevait et roulait, ainsi qu'une mer houleuse, une chœur pathétique et lamentable, un râle immense qui glaçait d'effroi et faisait défaillir de pitié le terrible Florentin; un hymne lugubre s'éplorait, gémi au milieu des sanglots et des grincements de

Digitized by Google

dents par l'irrémédiable souffrance et le désespoir éternel dans l'expiation sans fin (1) :

« La dure mort éternelle
« C'est la chançon des dampnés. »

Tel est, d'après le mystère d'Arnould Gréban, le refrain que clame éperdument la multitude des réprouvés, ceux que condamna sans rémission le Créateur, la divine Puissance, la suprême Sagesse et le premier Amour, les tragiques forçats qui savent la vanité du repentir dans leur châtiment.

La géhenne hallucinait les esprits. La sinistre vision obsédait, à la façon d'un cauchemar, les imaginations affolées. La littérature du moyen âge est pleine de relations de voyage dans l'empire souterrain de Lucifer. Ce sont, dans ces frustes récits, des descriptions de pays fabuleux, de chimériques contrées de brouillard, de cavernes d'ombre, d'abîmes noirs où se tordent des flammes écarlates dans lesquelles on reconnaissait des amis défunts, d'anciens compagnons de la vie, des hommes autrefois notoires, une tourbe de riches et de pauvres, d'humbles et de puissants, de clercs et de laïques, tous entassés pêle-mêle, sans distinction de classe et brûlant en masse grouillante.

A certaines époques du moyen âge, la peur de l'enfer souffla un vent de folie qui détraquait les cerveaux et poussait aux excès les plus frénétiques de l'ascétisme. Cependant, en pays gaulois, on s'accommoda d'un enfer moins rigoureux. On s'occupa d'abord de vivre en pensant le moins possible à la mort et à l'au-delà (2). L'enfer, encore qu'il fût redouté, ne

(1) « Là commencera ce pleur éternel. » (BOSSUET, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*)

(2) « Nous troublons la vie par le soing de la mort ; et la mort par le soing de la vie : l'une nous ennuye ; l'autre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons, c'est chose trop momentanée : un quart d'heure de passion, sans conséquence, sans nuisance, ne mérite pas de préceptes particuliers, à dire vray, nous nous préparons contre les préparations de la mort. La philosophie nous ordonne d'avoir la mort tousjours devant les yeulx, de la prévoir et considérer avant le temps ; et nous donne, après, les reigles et les précautions, pour prouveoir à ce que cette prévoyance et cette pensée ne nous blecent : ainsi font les médecins qui nous jectent aux maladies, afin qu'ils ayent où employer leurs

Digitized by Google

laissait pas, comme les saints et les mystères de la religion, de prêter à la plaisanterie. Le thème de l'enfer pour rire est des plus fréquent dans la littérature française. Depuis le « Salut d'Enfer » (1), pièce du XIII^e^ siècle, jusqu'à la « Descente aux enfers », de Béranger, les auteurs brodèrent sur ce canevas les fantaisies les plus biscornues. Rabelais ne manqua pas de jeter un coup d'œil dans le « séjour des morts ». Les diables « bons compaignons y font grand chère »; Alexandre le Grand y « repetassoit de vieilles chausses, et ainsi gagnoit sa pauvre vie »; Xercès y était marchand de moutarde; Thémistocle, verrier; Cicéron, « atizefeu »; Hector, fripesauce; Artaxercès, écumeur de pots; Néron, veilleur; Jules César et Pompée, goudronneurs de navires; le pape Jules, crieur de petits pâtés; les quatre fils Aymon, arracheurs de dents; Cléopâtre, revenderesse d'oignons; Sémiramis « espouilleresse de belistres », Lucrèce, « hospitalière ». Il y vit aussi Diogène « qui se prelassoit en magnificence, avec une grande robe de pourpre, et un sceptre en sa dextre; et faisoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien repetassé ses chausses, et le payoit en grands coups de baston. Je vis Epictete vestu galantement à la françoise, sous une belle ramée, avec force demoiselles, se rigollant, beuvant, dansant, faisant en tous cas grand chère, et auprès de luy force escus au soleil. Au dessus de la treille estoient pour sa devise ces vers écrits :

« Saulter, danser, faire les tours,
« Et boire vin blanc et vermeil :
« Et ne faire rien tous les jours
« Que compter escus au soleil. »

---

drogues et leur art. Si nous avons sceu vivre, c'est injustice de nous apprendre à mourir et difformer la fin de son total : si nous avons sceu vivre constamment et tranquillement, nous sçaurons mourir de même. Ils s'en vanteront tant qu'il leur plaira, *tota philosophorum vita commentatio mortis est;* mais il m'est advis que c'est bien le bout, non pourtant le but de la vie; c'est sa fin, son extrémité, non pourtant son objet : elle doibt estre elle mesme à soy sa visée, son desseing; son droict estude est se reigler, se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs aultres offices, que comprend le général et principal chapitre de sçavoir vivre, est cet article de sçavoir mourir, et des plus légiers, si nostre crainte ne luy donnoit poids. » (MONTAIGNE, *Essais*, liv. I, chap. XII.)

(1) JUBINAL, *Jongleurs et Trouvères*, p. 43.

Digitized by Google

« Lorsqu'il me vit il me invita à boire avec luy courtoisement, ce que je fis volontiers, et choppinasmes théologalement » (1). Là aussi Gaultier Gasguillé rencontra Tabarin et tous deux s'y entretinrent des nouveautés du temps (2).

Le plus souvent le diable est ridicule. C'est à peine si une seule fois, dans la *Passion*, d'Arnould Gréban, il nous est présenté dans sa gloire farouche de grand vaincu, comme le Lucifer de Milton ou le Satan de Victor Hugo. Dans les mystères, il nous apparaît comme un fantoche grotesque et méchant. C'était une façon de se venger de « l'aversier ». Vomi dans un tourbillon de fumée fuligineuse par la gueule de l'enfer, il parcourt la scène du moyen âge, effaré, grimaçant, braillard, s'étourdissant du vacarme qu'il fait en frappant sur un chaudron, avec, derrière lui, une vague odeur de roussi. Dans les mystères de *Saint André* et de *Saint Didier*, il emporte dans une espèce de brouette les soldats morts à la bataille. Sa silhouette s'évoque dans un tourbillon de vapeurs sulfureuses. Les spectateurs riaient de son grand corps disloqué, de ses longues jambes aux pieds fourchus lancées dans un entrechat épileptique, du sombre déploiement de ses ailes de chauve-souris, de ses yeux phosphorescents, du rictus sinistre de son sourire, de la menace de ses cornes pointues, effroi des enfants et des bonnes femmes qui, peu rassurées, se signaient en cachette. Ainsi bâti, il tient de Polichinelle, de Croquemitaine et d'Arlequin. Cette impression se confirme par le portrait que Rabelais, dans une description de masca-

(1) RABELAIS, *Pantagruel*, liv. II, chap. XXX.

(2) *Œuvres de Tabarin*, édition G. d'Harmonville, p. 457, 465, 570.

Sur ce thème, voir une étude de SCHIAOVO (R. Istituto veneto, sér. VI, t. VII des *Cetti*). Sur le diable dans les mystères lire une dissertation publiée à Marburg, en 1887, par M. WREK, et une autre de M. ERN. SOENS (Gand, Siffer, 1894; étude couronnée par l'Académie flamande). Voir aussi V. FOURNEL, *Les Contemporains de Molière*, recueil de comédies rares ou peu connues de 1650 à 1680, t. I, p. 519-548; MAHRENHOLZ, *Moliere's Leben und Werke*, p. 374; DESPOIS, *Œuvres de Molière*, t. I; FOURNIER, *Variétés historiques et littéraires*, t. III, p. 165; t. IV, p. 22; t. X, p. 77.

Digitized by Google

rade, nous trace de l'aspect extérieur des diables tels que les voyait l'imagination populaire (1).

Le caractère irréligieux de la race gauloise se manifeste davantage dans les farces et les fableaux..

Le théâtre comique prend, avec la religion, des libertés qui laissent loin derrière elles les intermèdes comiques du théâtre sacré. L'esprit voltairien de la France y donne pleine carrière à son scepticisme gouailleur. Les quelques exemples que nous allons citer suffiront à nous convaincre. Les sermons comiques sont, à ce point de vue, une mine inépuisable. Tel ce *Sermon joyeux de bien boyre* (2). Le prêcheur commence ainsi son édifiante allocution :

« *Bibite et comedite. Mathei undecima secunda.*
Messeigneurs, faictes paix.
Les parolles cy proposées
Dedans le fons d'un beau selier,
Comme recite sainct Valier,
Escrites d'or en lettre jaune,
Sur ung tonneau de vin de Beaume,
Au quart livre *ad Epheseos*,
Et furent racomptées et dites,
Du tout et de nouveau escriptes
Undecimo ad Hebreos,
Là où dict monseigneur sainct Pou
Qu'on doit boyre jusque au clou,
Tandis qu'on a denier ne maille,
Et puis après, vaille que vaille,
Dominus, providebis nos. »

Il continue son sermon en citant des textes sacrés, qu'il tronque et parodie, au gré de sa fantaisie bachique. Il en imagine des applications étranges :

« Le très-puissant roy divin
Dit qu'on boyve du meilleur vin,

(1) « Les diables estoient tous capparassonnez de peaulz de loups, de veaulx et de béliers, passementées de testes de moutons, de cornes de bœufs et de grands havets de cuisine; ceintz de grosses courroies esquelles pendoient grosses cymbales de vaches et sonnettes de muletz a bruyt horrifique. Tenoient en main aulcuns bastons noirs pleins de fuzées; aultres portoient longs tisons allumez, sus lesquels a chascun carrefour jectoient plenes poignées de parasine en pouldre dont sortoit feu et fumée terribles. » (*Pantagruel*, liv. IV, chap. XIII.)

(2) VIOLLET LE DUC, *Recueil de farces*, t. II.

Digitized by Google

Et nous deffend de boyre l'eau,
Car autant en faict un chevau
Quant on le meine à la rivière.
Et le prophète nous déclère :
Nolite fieri sicut equus et mulus
Quibus non est intellectus (1).
. . . . . .
Escoutez que dit sainct Bernard;
De pardon mille quarenteines
Auront ceulx qui grans tasses pleines
De vin boiront tout a ung trait.
Aussi je le treuve extrait
En ung sien livre, où il dit :
Bene libens Deum videbit (2). »

Puis, comme péroraison, le prédicateur ne craint pas de citer l'exclamation du Christ agonisant sur la croix :

» Et aussi Dieu nous avisa
De bien boyre et nous devisa
Et nous dit ce mot : *Sitio* (3). »

Dans le *Sermon joyeux et de grande value* (4), le prêcheur parle, en termes aussi irrévérencieux, de la religion. Voici le commencement de son exode, en latin de cuisine :

» In nomine Bachi et Ciphi atque sancti
Doli. Amen.
Ve qui sapientis estis in oculis vestris.
Hec verba Esaye originaliter quinto capitulo scribuntur et recitatione ad nostra collationis fondamentaliter exordium assumentur. »

Et le sermon se continue, entrelardé de passages authentiques des Saintes Écritures et de citations latines obscènes.

Quant aux farces, elles constituent non seulement un inépuisable fonds scatologique, mais une source intarissable de

(1) » Ne devenez pas semblables au cheval et au mulet qui ne sont point doués d'intelligence. »

(2) » Celui qui boit bien verra Dieu. » Il y a ici un jeu de mots. *Bene bibens* est mis pour *bene vivens*, » celui qui vit bien. »

(3) » J'ai soif. »

(4) VIOLLET LE DUC, *Recueil*, t. II.

Digitized by Google

facéties irréligieuses. Ce sont les bacchanales de la pornographie et le mardi-gras de l'impiété.

La *Farce d'un pardonneur et d'un triacleur* (1) est du Voltaire avant la lettre. Il s'agit de la rivalité, entre un marchand de pardons et un charlatan, à qui mettra en vente les reliques les plus rares et les plus précieuses. L'un détient la crête du coq qui chanta chez Pilate et la moitié d'une latte de l'arche de Noé; l'autre un caillou des murs du paradis terrestre; l'un possède un morceau du tambourin duquel David joua en dansant devant l'arche d'Alliance; l'autre le béguin d'un des innocents. La *Farce de Frère Guilbert* (2) est une des plus libres de ton et de conception de l'ancien théâtre français. Frère Guilbert, après un sermon d'une énorme obscénité, où les gravelures les plus dégoûtantes alternent avec les parodies les plus osées de l'éloquence sacrée, va rendre visite à une femme de sa connaissance. Pendant que le moine fleurette avec la frisque gaillarde, le mari rentre à l'improviste. Il s'en faut de fort peu que le pauvre Dandin ne surprenne son épouse en flagrant délit d'adultère. Frère Guilbert n'a que le temps de se cacher dans un coffre. Tapi dans cet endroit incommode, il récite les prières des agonisants, car il croit que sa fin est proche. Il bredouille en trembant l'*In Manus, Domine*, et rédige un testament dont on ne peut guère analyser ni le fond ni la forme. Cependant, le mari découvre, dans un coin, les braies du moine galant. Il entre dans une colère épouvantable, jure, tempête, veut rosser sa femme. Celle-ci, que le danger rend ingénieuse, parvient à lui faire accroire que les pièces à conviction qu'il brandit sont les braies de saint François :

« Las, mon amy, ne pensez mye,
Qu'il y ait ici de sa faulte.
Le cuer dedens mon ventre saute
Quand manier je vous le vois;
Las! ce sont les braies de sainct Françoys,
Ung si précieux reliquère. »

Le bénêt, rassuré, s'incline, plein de respect et de vénéra-

(1) VIOLLET LE DUC, *Recueil*, t. II.
(2) VIOLLET LE DUC, *Recueil*, t. I.

Digitized by Google

tion. Le lendemain, le moine vient rechercher ses braies; il a l'outrecuidance de dire au mari et à la femme :

« Mais boutez-vous tous à genoulx
Affin que le sainct prie pour nous,
Et se nous fault baissier tous trois
Les brayes de monsieur sainct Françoys;
Vous aurez l'alaine plus doulce. »

Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, a repris ce sujet. Il a eu soin de corser le dénouement, déjà scabreux pourtant. Ce n'est pas le moine seul qui vient reprendre les braies, c'est tout le couvent, en grande pompe : « Ce moine... se retourna quérir ses brayes à grand branle et quarillon de cloches, avec la croix et l'eau bénite, accompagné de tout le couvent et mesmement du gardien, lequel les ayant desveloppées de beau linge blanc où ceste femme les avoit mises, les fist baiser à toute l'assistance et au pauvre mari tout le premier, puis les ayant serrées en un certain tabernacle, s'en retourna avec ce précieux et si miraclifique joyau (1). »

La *Confession Margot* (2), où le sacrement de pénitence est vilipendé, ne résiste pas à l'analyse même la plus sommaire.

Cependant aucune de ces pièce ne pousse la licence aussi loin que la *Farce du Meunyer* (3). Cette pièce débute par une scène révoltante de férocité. Un meunier se meurt. Sa femme, une Messaline plébéienne, le roue de coups. On devine pourquoi. Le pauvre diable pleure et geint et se lamente sur son grabat fétide. La goule, excitée par les cris de douleur de l'agonisant, redouble d'ardeur. Au moment où le meunier s'écrie :

« En l'honneur de la Passion,
Je demande confession,
Pour mourir catholiquement »

le curé entre Après une scène écœurante, le prêtre confesse le malheureux, tout en tenant de galants propos à la femme.

(1) Louandre, ouvrage cité.
(2) Viollet Le Duc, *Recueil*, t. II.
(3) P.-L. Jacob, *Recueil de farces, sotties*, etc.

Digitized by Google

Qu'on se représente la scène : la masure enfumée du meunier, retentissante du râle de l'agonisant ; l'angoisse sourde qui plane dans les maisons où la mort va entrer ; l'idylle du curé et de la meunière sur les draps imprégnés de la sueur du moribond. Le mari ne peut plus s'abuser sur la fidélité de sa femme ; il s'écrie qu'il est trompé ; le curé le confirme dans son opinion en répondant : *Benedicite*. Sur ce mot, l'âme du meunier s'exhale en un dernier flux de ventre. Les diables qui la guettaient, à un endroit incongru, ne recueillent dans leur sac que l'ultime colique du meunier qu'ils emportent en bondissant de joie, avec la conviction qu'ils ont l'âme immortelle du trépassé.

Tout ici est ridiculisé et bafoué : la mort, la religion, l'amour, la dignité humaine. O. Le Roy (1) s'indigne de cette lugubre et dégoûtante facétie : « Qui le croirait, dit-il, ce mot (*benedicite*) et cette parodie d'un ministère saint sont du même Andrien de la Vigne à qui nous devons le *Mystère de saint Martin*. Et l'auteur lui-même nous apprend que cette farce fut jouée devant ce même public qui « venoit de « chanter un salut, moult dévostement, affin que le beau temps vint ».

Nous comprenons l'indignation vertueuse de l'honnête Onésime Le Roy. L'estimable savant était apparemment doué de la candeur prompte à s'étonner et de la pudibonderie vite effarouchée de ces gens d'imagination bridée et de sens rassis-doux et inoffensifs, Sylvestres Bonnards de province, dont la calme existence s'écoule entre de vétustes bouquins et leur chat favori. S'il avait passé, de temps en temps, la veillée au village ou dans un de nos ménages d'ouvriers, il eût compris qu'on peut allier le goût des plaisanteries irréligieuses à un certain sentiment de foi simpliste. Aujourd'hui encore, surtout en France et en Wallonie, les paysans et les ouvriers des villes

(1) O. Le Roy, *Études sur les mystères*. Il importe de remarquer que les exemples que nous citons ici ne sont pas isolés dans la littérature du moyen âge. Ils font partie du répertoire ordinaire de ce qu'il est convenu d'appeler la littérature gauloise qui, nous l'avons vu, coexiste avec les autres genres, se fusionne avec eux et leur survit.

Digitized by Google

raffolent de ces histoires de haute graisse, où curés, moines et nonnes jouent les rôles les moins édifiants. Ce goût, ils l'ont hérité de leurs ancêtres du moyen âge; il est une des caractéristiques du tempérament ethnique.

V. Le Clerc (1) a fait le dénombrement des fabliaux dans lesquels le clergé fournit des sujets et des héros à la galanterie. Cette liste serait plus longue, si, au lieu du recueil de Méon, V. Le Clerc avait connu celui de Montaiglon. Quant à faire le répertoire complet de ce genre de littérature, il n'y faut pas penser. Tout au plus pourrait-on entreprendre de continuer l'inventaire de V. Le Clerc en y ajoutant les œuvres essentielles de l'espèce, depuis les fabliaux jusqu'à La Fontaine, en passant par les farces, *Le roman de Renart*, Fauvel, Rutebœuf, Villon, Rabelais, *Les cent nouvelles nouvelles*, *La reine de Navarre*, Béroald de Verville. Et encore élaguerait-on les œuvres de philosophie purement antireligieuses, comme *Le roman de la rose* du grand poète Jean de Meung, et les œuvres systématiquement anticatholiques, comme *La France-Gaule* d'Hotman, *Le cochon mitré*, *Les tragiques* d'Agrippa d'Aubigné et les ouvrages de Théodore de Bèze.

Sorel (2) a fait des restrictions sur les tendances anticléricales des Gaulois : « A la naissance des hérésies, dit-il, tout le monde se mêloit de parler des gens d'Église; un conte n'étoit point facétieux si l'on n'y parlait d'un prêtre. Erasme, Rabelais, la reine de Navarre et plusieurs autres se sont plus à cette gausserie, et auparavant plusieurs Italiens s'en sont mêlés. Toutefois, il faut avouer que cela n'a pas le pouvoir de divertir une bonne âme du sentier de la foi, et que, quand l'on nous montreroit que nos prêtres seroient fort vicieux, ce n'est pas à dire que notre religion fut mauvaise; aussi Boccace, qui avoit un très-bon et bel esprit, en une sienne nouvelle, excuse tacitement toutes les autres qui parlent des gens d'Église, ce que peu de personnes ont possible remarqué. »

Cette littérature anticléricale, envisagée intrinsèquement,

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII.

(2) SOREL, *Histoire comique de Francion*, p. 313, de l'édition Colombey, dans la Bibliothèque gauloise.

Digitized by Google

n'a qu'un rapport indirect avec notre sujet, Molière n'ayant jamais pris le clergé à partie. La Fontaine a pu, se conformant aux traditions de l'esprit gaulois, se permettre certains brocards contre les moines et les nonnes. Il ne fut guère inquiété. La Fontaine n'écrivait pas pour le théâtre; c'était là une chance de moins pour la propagation de ses fantaisies antimonacales; ensuite, on passait beaucoup de choses à l'insouciante candeur du bonhomme. Cependant cette littérature, considérée dans son inspiration, est des plus significative. Elle est une manifestation de l'irréligion foncière de la race gauloise. Elle n'a pas le caractère tendantiel que Sorel semble lui attribuer. En outre, elle remonte à une époque plus ancienne que les hérésies du XVI^e^ siècle.

Les auteurs gaulois, en général, n'étayaient pas d'une pensée philosophique ou morale leurs plaisanteries contre le clergé. Rabelais, Henri Estienne, Marot, ces polémistes corsés de vieux Gaulois, ont pu, dans un but philosophique ou religieux, aiguiser leurs flèches les plus acérées contre les gens d'Église. Le vieux fonds de facéties antimonacales, qui comportait beaucoup de malice ingénue et de goguenardise triviale, mais peu méchante en somme, devenait, pour ces militants de la pensée, un trésor inépuisable; ils y puisaient incessamment des plaisanteries qui, précisément à cause de leur charme pour le populaire, constituaient un précieux apport à leurs discussions et à leurs controverses. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue qu'ils étaient Gaulois avant tout et qu'ils obéissaient aux impulsions de l'esprit ethnique. Ils prirent leur bien où ils le trouvèrent, certes; mais, ce n'est pas seulement par nécessité qu'ils firent ces emprunts à la vieille et toujours jeune littérature du vieux temps, c'est aussi par goût et par inclination native.

C'est donc dans le tempérament national que nous devons chercher cette propension à se moquer des gens et des choses d'Église. Le paganisme originel et tenace de la race; la pauvreté du sentiment poétique; la prédominance du bon sens, dans le peuple, de la raison, chez l'élite; l'esprit positiviste chez tous; la préférence donnée à l'action sur le rêve; la

Digitized by Google

volonté et le plaisir de vivre rendirent de tous temps, et à peu d'exception près, la majorité des Français inaptes aux conceptions religieuses et métaphysiques. Cette impuissance à s'élever aux hautes idées du spiritualisme eut, comme contre-coup, le tranquille mépris à l'égard de ces idées et des gens qui s'en réclamaient, puis leur dénigrement jovial. En France et dans la partie wallonne de la Belgique, on est religieux par habitude et par intérêt. La religion s'y mitige de rationalisme et d'épicurisme. Elle rentre dans les mœurs au même titre que certaines coutumes — le deuil, par exemple — qu'on suit sans les discuter. On s'y conforme par convenance et en vertu d'une force atavique. Les pratiques religieuses — la confession, la communion, l'assistance à la messe du dimanche — reviennent périodiquement comme certaines obligations pieuses que l'on considère presque comme des devoirs. Tels sont la commémoration des morts et les pèlerinages au cimetière, le jour de la Toussaint; tels sont aussi, avec l'impérative austérité en moins, les folies obligatoires du carnaval, les fêtes paroissiales et les anniversaires. On accepte ces us et coutumes sans les raisonner. De même, la masse ne cherche pas à expliquer sa religion et, quand elle s'en mêle, ses arguments sont puérils. Les Gaulois, tout en se prêtant aux cérémonies extérieures du culte, n'ont, au fond, qu'un sentiment religieux tout relatif (1). La joie de vivre et le sens pratique de l'existence ont toujours contre-balancé, chez eux, les devoirs, les renoncements et les sacrifices que nous prêche la religion. Ceci explique les brocards dont on ne cessa d'accabler les gens d'Église. Ceux-ci, pour des raisons qu'on trouve dans la faillibilité humaine et dans le relâchement des mœurs de certaines époques, prêtèrent plus d'une fois à la critique et à la plaisanterie. En pays gaulois, on éprouve une joie maligne à constater cette défection des principes, on exulte à cette revanche de la nature sur la contrainte morale;

(1) Ce n'est pas chez nous qu'on voit des prédicateurs haranguer le peuple attentif sur la voie publique, et combien nous sommes loin de la superstition italienne, du fanatisme espagnol, du mysticisme slave et des préoccupations religieuses des Allemands!

Digitized by Google

on applaudit, inconsciemment, à cette victoire de la bête sur l'ange.

Rabelais incarna ce triomphe de la nature dans le personnage de frère Jean des Entomneures. Frère Jean est la personnification de l'esprit nouveau, ou plutôt du veil esprit de la race enfin libéré. Le moine a rejeté son froc et il se montre dans sa belle intégrité physique et morale d'homme sain et sensé. Le moyen âge est mort, la Renaissance vient de naître. Frère Jean, ce bon raillart, boit sec et mange salé. Il lit son bréviaire à haute voix pour endormir Gargantua. Il est brave comme un lion, fort comme Hercule, beau comme un Phœbus-Apollon peint par Rubens. L'œil clair, la lèvre humectée de vin pur, l'allure décidée, le geste énergique, la voix éclatante comme une trompette, il arpente l'épopée rabelaisienne, riant largement, invectivant comme un guerrier d'Homère, trivial et puissant, cognant ferme et bondissant, la soutane retoussée, dans toutes les batailles, soit qu'il s'agisse de protéger la cave au vin du couvent soit qu'il faille défendre le bon droit de son maître. Buveur intrépide, audacieux jusqu'à la témérité, paillard forcené, il court sus à tous les cotillons, dessèche force flacons et fonce le premier sur l'ennemi. Il assomme avec de grosses plaisanteries d'homme bien portant, il a des incongruités de mâle débordant de séné. Rabelais l'a doué de la beauté superbe d'un étalon longtemps enfermé et, qui, enfin lâché, s'ébat librement par les prés et s'ébroue, avec des hennissements de joie et de folles gambades, dans la lumière et la chaleur du bienfaisant soleil.

En frère Jean le vieux paganisme, qui couvait en terre de Gaule, fait irruption et éclate, comme un feu souterrain longtemps contenu. En réalité, il n'y eut jamais de solution de continuité entre l'antiquité et le moyen âge. Ainsi, la critique a démontré que certains genres littéraires, et parmi ceux-ci la poésie lyrique surtout, sont une transformation de genres antiques qui existaient à Rome. Nous avons déjà signalé plus haut la survivance de l'esprit antique dans la littérature du moyen âge. Cette inspiration n'est elle-même que l'affirmation des droits éternels de l'instinct, de la révolte constante de la

Digitized by Google

vie contre les sujétions et les asservissements auxquels on prétend la contraindre.

Les dieux n'eurent pas le bonheur des belles et lumineuses idées dont ils étaient le symbole. Le moyen âge les ignora presque complètement jusqu'à l'avènement de l'humanisme. De l'antiquité perpétuée, à travers le moyen âge, jusqu'à la Renaissance, on peut dire que l'esprit, en grande partie, est vivant, mais que la lettre est morte. Les quelques dieux, dont les noms subsistèrent dans la mémoire médiévale, furent considérés comme d'amorphes et funèbres larves se mouvant dans un océan de ténèbres ; de sinistres idoles, mystérieuses et sanglantes ; des comparses grotesques et féroces des Mahom et des Tervagan ; de vagues acolytes des Satan et des Belzébuth. Il fallut la Renaissance pour leur rendre leur identité et les réinstaurer dans leur splendeur. Mais, en France surtout, on finit par prendre avec eux les mêmes libertés qu'avec les saints et les saintes. On en fit des carême-prenants, des dieux gâteux ou mauvais garçons et des déesses folles de leur corps immortel.

On sait comment ces pauvres dieux furent traités par les auteurs comiques, depuis Rabelais jusqu'à Offenbach, en passant, pour ne citer que les principaux, par Scarron, La Fontaine, Molière et les auteurs du théâtre de Bourgogne.

Parmi ces contempteurs de la majesté olympienne, La Fontaine mérite de nous arrêter un instant. Taine (1) remarque que l'inspiration païenne vivifie encore l'œuvre du fabuliste. En effet, chez La Fontaine, le sentiment de la nature était plus développé que chez ses contemporains, Fénelon excepté. L'âme antique avait survécu en cet homme, souriant et doux, l'ami, le frère presque, des bons animaux, qui vont et viennent, naïvement dociles à l'instinct. Ce rêveur débonnaire sentait, éparse en toutes choses, l'âme vaste et joyeuse du grand Pan. Le matin, quand il se promenait à travers le thym et la rosée, son être devait communier avec les forces vives de la Nature ; s'assimiler, en quelque sorte, la fraîcheur parfumée

(1) TAINE, *La Fontaine et ses fables*.

Digitized by Google

des fleurs, la lucide transparence de l'éther subtil et fort, la limpidité rose de l'aurore, la caresse légère de la brise et l'allégresse chantante des oiseaux. Son attendrissement de bon païen, émerveillé de la vie universelle et multiforme, se penchait, sans doute, sur l'existence frêle des insectes qui fourmillent parmi les herbes où volètent de corolle en corolle. Le soir, quand sa fantaisie, plutôt que son devoir professionnel, l'égarait dans le mystère des forêts, pleines de bruits furtifs et comme animées d'une vie sourde, peut-être son œil ravi voyait-il, à travers l'ombre bleue qui monte des fougères, surgir de quelque fontaine aux eaux fraîches sous la molle clarté lunaire, la nudité blanche des naïades, ruisselante de goutelettes d'or. C'est ainsi qu'on aime à se représenter cet homme simple et ingénu : un faune qui aurait l'âme du bon saint François d'Assise.

Taine distingue deux caractères dans le paganisme de La Fontaine. D'une part, le fabuliste voyait et sentait en païen, à la façon d'un Théocrite ou d'un Virgile; d'autre part, son paganisme se combinait avec un certain scepticisme gaulois, avec une vision plus familière de l'Olympe. « Les dieux sont devenus moins graves, plus amusants, à demi-Gaulois ; il faut bien prendre les façons du pays où on se réfugie. » Taine ne se contente pas de cette explication. Il finit par ne plus voir dans les dieux de La Fontaine que des dieux qui se sont modifiés, non par suite de l'influence gauloise, mais parce que La Fontaine a dû les approprier au dernier peuple sur lequel ils règnent, les animaux. Pourquoi cette dernière explication ? Les dieux de La Fontaine sont Gaulois, parce que La Fontaine est Gaulois, parce qu'il a obéi à la tradition des auteurs gaulois. Les dieux ont tout simplement adopté les coutumes et ils ont pris les manières de gens chez lesquels ils étaient exilés, les Gaulois. Au contact de ces derniers, leur anthropomorphisme s'est accentué. Les anciens prototypes de l'humanité divinement idéalisée sont ravalés au rang d'hommes, et de quels hommes! Échoués en terre de Gaule, ils ont perdu leur auréole poétique; leur puissance est périmée et mort leur prestige. Ce sont des lions vieillis auxquels l'âne ne voudrait plus donner le coup de pied suprême, tant ils sont devenus vulgai-

Digitized by Google

res ou grotesques. Leur crépuscule s'est rallumé en splendeur artificielle d'apothéose de ballet ou de fin d'opérette. Ils se sont métamorphosés en petits bourgeois du Marais et de la province, en bons petits bourgeois sensés et rieurs, très sceptiques et amateurs de gaillardises. D'aucuns ont mal tourné, ont fini par devenir des tire-laines, des escrocs ou des entremetteurs. Les plus grands d'entre eux ont gardé un reste de leur splendeur ; ce sont des hobereaux bien portants et fantasques, amoureux des vieilles bouteilles et des jeunes contadines ; de minuscules rois d'Yvetot, huchés sur un âne, avec leur couronne d'or passée sur le bonnet blanc de Jannot le villageois. Leur cour s'est changée en pétaudière. Au lieu des belles et héroïques aventures de jadis, il ne leur arrive plus que des équipées de roman comique (1).

Les dieux ne furent pas mieux traités par Molière que par ses devanciers. Sans doute, ils sont d'une classe supérieure à celle des dieux sans-façon de la littérature gauloise. Ils sont spirituels, galants, courtisans et délicieusement pervers. Ce sont des dieux de cour dont le scepticisme spirituel et les belles manières atténuent l'immoralité foncière. Molière les a mis en scène dans *Amphytrion*. Encore que dieux, ils n'en sont pas moins hommes et Français surtout. Écoutez-les parler. Mercure, assis sur un nuage, attend la Nuit, qui lui apparaît sur un char traîné par deux chevaux. Le dialogue suivant s'engage entre les deux divinités :

MERCURE.

« Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter :
Il est certains secours que de vous on désire,
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

(1) Dans le « Melon » Saint-Amand raconte un pique-nique de dieux. Jupiter apporte sa quote-part. Jupiter

« Devant qui les plus grands de la troupe céleste,
Plus petits que cirons, de peur de le fâcher,
N'oseraient seulement ni tousser ni cracher...
Fit apporter pour soi, dans un bassin de prix,
Quantité de gibier que son aigle avoit pris. »

Hercule « ... étoit alors pour garder ses amis,
En qualité de suisse à la porte commis. »

Digitized by Google

LA NUIT.

Ah! ah! c'est vous seigneur Mercure!
Qui vous eût deviné, là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las pour ne pouvoir fournir
Aux différents emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non, mais il faut sans cesse
Garder le *decorum* de la divinité.
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité,
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez;
Et vous avez, la belle, une chaise roulante,
Où par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner partout où vous voulez
Mais de moi ce n'est pas de même.
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux poètes assez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuste loi
Dont on veut maintenir l'usage,
A chaque dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laisser à pied, moi,
Comme un messager de village;
Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux,
Le fameux messager du souverain des dieux,
Et qui, sans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurais besoin plus que personne
D'avoir de quoi me voiturer. »

Mercure expose à la Nuit les desseins de Jupiter. Il lui dit son amour pour Alemène, la femme d'Amphytrion, et son

Digitized by Google

intention de prendre la forme du mari, en ce moment à la guerre, pour avoir l'épouse, restée à Thèbes. Afin que ce stratagème réussisse, il faudrait que la Nuit retardât le lever du jour. La Nuit ne laisse pas de trouver très étrange la conduite du roi des dieux :

« J'admire Jupiter, et je ne comprends pas
Tous les déguisements qui lui viennent en tête. »

Mercure, qui ne s'étonne de rien, explique et excuse la conduite de son maître :

« Il veut goûter par là toutes sortes d'états :
Et c'est agir en dieu qui n'est pas bête.
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrai fort misérable
S'il ne quittait jamais sa mine redoutable
Et qu'au faîte des cieux il fut toujours guindé :
Il n'est point à mon gré de plus sotte méthode
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur
Et, surtout aux transports de l'amoureuse ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter, qui sans doute en plaisir se connaît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême :
Et pour entrer dans tout ce qui lui plaît
Il sort tout à fait de lui-même
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paraît.

LA NUIT.

Passe encor de le voir, de ce sublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les transports que le cœur peut fournir
Et se faire à leur badinage
Si, dans les changements où son honneur l'engage,
A la nature humaine il s'en voulait tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne ou quelque autre chose,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs :
Tels changements ont leurs douceurs
Qui passent leur intelligence.
Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs,
Et dans les mouvements de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense. »

Digitized by Google

Que ce sont bien là des dieux français? Quelle charmante corruption! et quel sens moral spirituellement dépravé! Mercure, en somme, n'est qu'un entremetteur, et la Nuit, une Célestine qui fait la renchérie! Jupiter, le « dieu qui n'est pas bête », est un vert-galant doublé d'un despote fantasque. C'est ce Louis XIV qui disait, après la bataille de Ramillies qu'il venait de perdre : « Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui (1). » Mais c'est aussi le Roi-Soleil qui se découvrait devant les femmes de chambre qu'il rencontrait dans ses allées et venues de Paris à Versailles. Sa grandeur l'importune, il en sort pour accomplir ses fredaines à son aise. Aussi Mercure, serviteur peu respectueux, parle de lui à la Nuit comme un valet de chambre parlerait des amours secrètes de son maître à une cuisinière, avec la correction grammaticale en plus. Ces dieux ont conscience de leur avilissement. La moralité? chose négligeable! mais comme ils s'entendent à sauver les apparences! et quel jésuitisme dans les sophismes dont ils couvrent leurs petites infamies! La hiérarchie sociale est la même chez eux que chez nous. Jupiter est le grand seigneur, ou mieux encore, le roi. Il est beau, noble et magnifique. Il déclare son amour à Alemène en phrases traitreusement discrètes, subtilement enveloppantes Il connaît à fond la géographie du Tendre; ses soupirs firent chanceler maintes vertus et la soie de son pourpoint servit d'oreiller à bien des Cydalises et des Iris. Plus d'une La Vallière, après l'avoir rencontré au détour d'un sentier de quelque forêt du domaine, rêva de sa perruque et de son grand air. Il dansa autrefois dans le *Ballet royal de l'Impatience*. Il sait les mots qui damnent et les regards qui affolent. Alcmène a lu Racine. Son langage et ses sentiments sont mesurés et harmonieux autant que ses gestes; elle aime avec noblesse et vitupère en des attitudes classiques. Mercure, métamorphosé en Sosie, se comporte comme un laquais. Il se dispute du matin au soir avec sa ménagère Cléanthis. Sa colère s'exhale en apostrophes

(1) D'après Chamfort, cette anecdote fut contée à Voltaire par un vieux duc de Brancas.

Digitized by Google

grossières et en propos graveleux. Sa conversation est celle d'un fagotier qui caresse sa mie, la bouteille, et étrille sa carogne de femme. De dieux qu'ils étaient, Molière en a fait des hommes. Il a obéi en cela à l'esprit du XVII^e^ siècle et aux traditions de l'esprit ethnique. Celui-ci se distingue par son scepticisme et son aversion à l'égard du surnaturel. Il est peu porté vers les choses qui dépassent les limites du naturel, de la logique et du normal. Cette tendance explique l'horreur qu'inspira, en France, l'hypocrisie et les hypocrites qui furent tour à tour personnifiés dans Papelardise des Sotties, Faux-Semblant de Jean de Meung, le Tartufe de Molière. Rabelais synthétisa cette aversion instinctive de la race gauloise dans l'inscription qu'il mit sur la porte de l'abbaye de Thélême :

« Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz,
Vieux matagotz, marmiteux borsouflés,
Tor coulx, badaux, plus que n'estoient les Gotz,
Ni Ostrogotz, precurseurs des Magotz :
Haires, cagotz, cafars empantouflés,
Gueux mitouflés, frapparts escorniflés,
Beffés, enflés, fagoteurs de tabus;
Tirez ailleurs pour vendre vos abus. »

Cette tendance explique aussi des caractères tels que la sensée et naturelle Henriette des *Femmes savantes*, le sage et mesuré Philinte du *Misanthrope* et ces paroles d'Alceste, après la lecture du sonnet d'Oronte :

« Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature (1) ».

Ce dernier vers est la synthèse de l'esprit français. En pays gaulois il faut agir et parler selon la nature.

Le génie de Molière, ce fils intellectuel des auteurs de fa-

(1) Il faudrait encore, à ce point de vue, citer les vers de Boileau :

« Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime. »
. . . . . .
« Que la nature donc soit votre unique étude. »
. . . . . .
« Jamais de la nature il ne faut s'écarter. »

Digitized by Google

bleaux, de Jean de Meung, de Rabelais et de Régnier, est fermé au mysticisme. Enfant de la vieille terre de Gaule, la patrie du bon sens, de la bonne et saine gaieté et du positivisme, il ne comprend guère la religion. Il l'admet, il la pratique, mais, de par son tempérament, il n'en fut jamais un prosélyte bien ardent. Il est l'ancêtre de Voltaire, de d'Alemberg, de ce Diderot qui disait : « Je ne me soucierais pas d'être chrétien ; mais je ne serais pas fâché de croire en Dieu. »

Dans une de ses pièces, *Le Festin de Pierre*, il mit directement la religion en scène. On a beaucoup disserté sur les tendances de cette comédie. Deux clans se sont formés, les uns, les catholiques, l'abominant, les autres, les libres penseurs, s'en réclamant hautement. De part et d'autre on mit beaucoup de passion et de parti pris dans cette discussion. Selon nous, Molière n'attaqua pas la religion dans le *Festin de Pierre*, mais il ne la défendit pas. Il était trop gaulois pour se faire l'apologiste de la religion ; il vivait dans un milieu trop chrétien pour l'attaquer ouvertement. Il ne prend pas parti dans le conflit entre l'esprit individualiste et l'esprit religieux, qui fait le fond de cette pièce (1). Mais on sent, plutôt qu'on ne voit, que Molière s'est rangé du côté des *libertins*.

Dans le *Festin de Pierre*, il envisagea le surnaturel sous son côté tragique (2). Il échoua dans cette tentative comme il avait échoué dans *Don Garcie de Navarre*. Molière n'avait pas le sens du tragique.

Dans la scène 6 du IIIe acte, quand Don Juan invite la statue du Commandeur à souper, Sganarelle, le domestique du célèbre séducteur, se démène et s'agite d'une façon bouffonne. Don Juan ordonne à Sganarelle de parler à la statue, qui vient soudain de s'animer. Sganarelle, le poltron, Sganarelle, qui croit au loup-garou, a encore le courage de se dire : « Je ris de ma sottise, mais c'est mon maître qui me la fait faire. » Cette scène, si tragique en soi, manque, dans Molière, de

(1) Don Juan est le disciple de Chamfort qui a dit : « La nature ne m'a point dit : Ne sois point pauvre ; encore moins : Sois riche ; mais elle me crie : Sois indépendant. »

(2) Il envisagea le surnaturel sous son côté comique dans l'*Étourdi* (II, 5).

Digitized by Google

grandeur et de dramatique. A l'encontre des pièces de Shakespeare, le comique qui s'y mêle en altère le tragique (1). Dans la scène 12 du IVe acte, la statue du Commandeur entre chez Don Juan et s'assied à table pour souper. Don Juan est simplement énervé. Cela n'a rien qui nous surprenne. Mais, ce qui nous déroute, c'est la conduite de Sganarelle en cette occurrence. Don Juan lui dit : « Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du Commandeur ! Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin. » Sganarelle répond : « Monsieur, je n'ai pas soif. » Don Juan ordonne : « Bois et chante ta chanson pour régaler le Commandeur. » Sganarelle s'excuse en disant : « Je suis enrhumé, monsieur. » La statue prie Don Juan de venir souper avec elle, le lendemain. Don Juan promet d'y aller avec le seul Sganarelle, lequel se hâte de décliner l'invitation : « Je vous rends grâce, dit-il à son maître; il est demain jeûne pour moi. » Cet aplomb déconcerte chez un tel individu. Dans une situation aussi tragique, Sganarelle a presque de l'esprit. C'est absolument invraisemblable. La scène 5 du IVe acte, qui nous montre « un spectre en femme voilée qui se change en la personnification du temps avec sa faux à la main », est tout au plus digne d'une féerie. La seule scène tragique est l'avant-dernière. Don Juan est à bout de crimes, de mensonges et d'infamies. La statue se dresse devant lui est lui dit : « Arrêtez, Don Juan, vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi. » Don Juan demande : « Oui. Où faut-il aller? »

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

DON JUAN.

La voilà.

LA STATUE.

Don Juan, l'endurcissement au péché entraîne une mort funeste ; et les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

(1) Il est vrai que dans Shakespeare le comique et le tragique sont juxtaposés plutôt que fusionnés. Mais Molière eût-il pu juxtaposer le comique et le tragique

Digitized by Google

DON JUAN.

O ciel! que sens-je? Un feu invisible me brûle; je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah! »

Et Don Juan disparaît sous terre, dans un tourbillon de feu et de flammes. Cette scène, dans sa précipitation saccadée et haletante, pourrait laisser une impression profonde, si elle n'était suivie des lamentations grotesques de Sganarelle, témoin de la damnation de son maître : « Ah! mes gages! mes gages! Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content; il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages, mes gages, mes gages! » Molière, semble-t-il, a eu honte de cette échappée dans le surnaturel. Après une scène tragique, il s'est dépêché de rentrer dans le domaine du rationnel et de la logique, et le drame finit en pasquinade, la tragédie se termine en farce.

Dans le *Festin de Pierre*, la religion, si elle n'est pas malmenée, est bien faiblement défendue. Disons plutôt qu'elle ne l'est pas du tout. Don Juan est athée et matérialiste. Il n'a aucun scrupule. Il n'obéit qu'à l'impulsion de ses passions. Il ne connaît que sa libre fantaisie. Il est prêt à épouser toutes les jeunes filles et à faire la cour à toutes les femmes mariées. Cependant, il témoigne parfois d'une certaine bravoure et d'humanitarisme. Sganarelle est son antithèse en tout, excepté — qu'on remarque ce détail — excepté en religion. Sganarelle est poltron et bavard. Il rabâche tous les lieux communs de la morale; il se pique de beaux sentiments et de philosophie, mais il ridiculise toutes les causes qu'il défend. Et c'est de ce grotesque que Molière a fait le champion de la religion et de la foi! Quand Don Juan foule aux pieds religion et morale, Sganarelle se permet de raisonner avec son maître. Il adore tout ce que Don Juan brûle. Quand Don Juan développe ses théories sur l'amour, le mariage, l'au-delà et demande l'avis de Sganarelle, celui-ci n'a rien de plus empressé que d'entrer en lice pour combattre l'impiété et pour rompre une lance en faveur de la bonne cause. Le malheureux est tout feu et tout

Digitized by Google

flammes pour la religion et la morale. Il s'élève aux conceptions métaphysiques les plus transcendantes ; il brandit ses principes comme un sauvage de champ de foire brandit son tomahawk. On le voit s'élancer à corps perdu dans des comparaisons baroques dont il ne sort pas. Il bafouille, bégaie, allonge des périodes dans lesquelles il s'empêtre Il se perd dans le dédale de ses idées, il piétine sur place, hors d'haleine et affolé ; puis, tout à coup, il court sus aux esprits forts, s'essouffle à leur poursuite, se jette sur eux, les déchire à belles dents, les déchiquète en menus morceaux; il est prêt à les lancer tout vifs dans la gueule de l'enfer, mais son maître, d'un « paix ! » autoritaire lui ferme la bouche; ou bien, dans le feu de son argumentation, Sganarelle, emporté par sa gesticulation forcenée, se laisse choir, et Don Juan conclut : « Bon ! voilà ton raisonnement qui se casse le nez ! »

Sganarelle, avocat de la religion, nous force à rire de la religion. Don Juan, au contraire, s'il n'est pas sympathique, est entouré du prestige de son rang, de sa beauté, de ses succès amoureux. Son hypocrisie est compensée par sa vaillance. On le sent intelligent et passionné. Il n'en faut pas davantage, sinon pour le faire aimer, au moins pour le rendre attirant et troublant. Tel qu'il est, il s'impose à l'admiration du peuple et des femmes, à cette admiration qui ne raisonne pas ses sympathies et apprécie, à la même valeur, les exploits de Renart et les hauts faits de Roland, Polichinelle qui bat le commissaire et l'intéressante orpheline du mélodrame. Sganarelle est la synthèse de tout ce que le cœur humain recèle de bas, de mesquin et de sot. Dans sa pauvre cervelle, religion et superstition se mêlent en un amalgame incohérent : « Je t'apprends *inter nos,* dit-il à Gusman, que tu vois en Don Juan, mon maitre, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute: un pourceau d'Épicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons... Un mariage ne lui coûte rien ; il ne se sert

Digitized by Google

point d'autres pièges pour attraper les belles ; et c'est un épouseur à toutes mains. » Plus loin il demande à Don Juan s'il croit à l'autre vie. Don Juan rit de cette question : « Et dites-moi un peu, continue Sganarelle, le moine bourru, qu'en pensez-vous? Eh! »

DON JUAN.

La peste soit du fat!

SGANARELLE.

Et voilà ce que je ne puis souffrir; car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru, et je me ferais pendre pour celui-là. Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde. Qu'est-ce donc que vous croyez?

DON JUAN.

Ce que je crois?

SGANARELLE.

Oui.

DON JUAN.

Je crois que deux et deux sont quatre, et que quatre et quatre sont huit. »

Sganarelle, le croyant, est d'une stupidité déconcertante : « Comment, monsieur, dit-il à Don Juan, qui conteste la science des médecins, comment vous êtes aussi impie en médecine? »

DON JUAN.

C'est une des plus grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

SGANARELLE.

Quoi? vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique?

DON JUAN.

Et pourquoi veux-tu que j'y croie?

SGANARELLE.

Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez, depuis un temps, que le vin émétique fait bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits ; et il n'y a

Digitized by Google

pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

DON JUAN.

Et quel?

SGANARELLE.

Il y avait un homme qui depuis six jours était à l'agonie; on ne savait que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

DON JUAN.

Il réchappa, n'est-ce pas?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

DON JUAN.

L'effet est admirable.

SGANARELLE.

Comment? il y avait six jours qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace.

DON JUAN.

Tu as raison.

Tel est l'homme qui, dans le *Festin de Pierre*, oppose sa foi imbécile à l'athéisme raisonné de Don Juan. Molière, qui ne croit pas à la médecine, en fait l'apologiste et de la médecine et de la religion. N'est-ce pas là un rapprochement significatif?

Il résulte de tout ceci, d'abord que Molière a échoué quand il voulut mettre en scène le surnaturel; qu'il n'a pas défendu la religion mise en cause dans sa pièce et qu'il l'a même ridiculisée indirectement.

Impuissance à s'élever au surnaturel, indifférence, et même hostilité goguenarde à l'égard de la religion, ce sont bien là deux des caractères essentiels de ce vieil esprit gaulois que nous avons essayé de définir plus haut et que nous venons de retrouver dans Molière.

Digitized by Google

La Morale, l'Amour, la Femme, le Mariage.

Lorsque Sganarelle, le fagotier, s'écrie en donnant une accolade à sa bouteille : « Allons, morbleu, il ne faut pas engendrer de mélancolie ! », il résume en quelques mots toute la philosophie de l'esprit gaulois. L'essence de cette philosophie est des plus simple. La vie est bonne pour qui sait la prendre par le bon côté. C'est nous-mêmes qui la rendons mauvaise en créant obstacles sur obstacles au véritable bonheur, qui consiste dans la libre jouissance de la vie. Nous avons des passions inhérentes à notre nature et, au lieu d'utiliser cette source d'énergie et de force, nous en endiguons le cours. C'est prendre le contre-pied de ce qui doit être normalement. De ce roidissement de nous-mêmes, et aussi de notre sensibilité difficile (1), naissent un malaise et des souffrances dont nous sommes seuls responsables. Ne nous proposons pas un idéal trop élevé, sa réalisation demande trop d'efforts. La vie, envisagée au point de vue d'une finalité sublime, devient un calvaire douloureux. Ne nous abandonnons pas non plus entièrement à nos penchants. Cela nous entraînerait à des extrémités fâcheuses. Nageons entre deux eaux. Dans nos rapports avec les autres, ne nous embarrassons pas de scrupules exagérés. Si la femme du voisin nous plaît, courtisons-la; si un père, en vertu d'une autorité dont le plus souvent il abuse, s'oppose à nos inclinations, passons outre. La nature a des droits imprescriptibles. Les seuls mobiles de notre conduite doivent être notre fantaisie et la loi naturelle. La légitimité de l'instinct prime l'arbitraire des conventions sociales.

Un tel esprit est, au fond, individualiste. Selon lui, ce qui importe ici-bas, c'est le libre épanouissement de notre personnalité; c'est l'accomplissement de nos désirs, l'assouvissement de nos passions, la satisfaction de nos appétences en général.

(1) « Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de carder son matelas, le voit diminuer et finit par coucher sur la dure » (Chamfort).

Digitized by Google

Le christianisme, le bon sens inné de la race, l'absence de passions fortes ont atténué ce que de telles tendances impliquent de férocité égoïste et d'anarchie.

De la combinaison de ces deux forces, l'une impulsive et l'autre coercitive, résulta, en France, une âme moyenne, intermédiaire entre l'outrance propre à la nature livrée à elle-même et l'ataraxie morale, qui naîtrait de l'observation de principes moraux absolus. Ce juste milieu où l'âme française s'arrêta eut, naturellement, sa répercussion dans l'art et les idées.

La morale qui en dériva ne procède pas d'un idéal transcendant. Elle est la sagesse des bonnes gens qui aiment leur tranquillité, la paix dans leur intérieur, le calme en eux et autour d'eux. Elle est, si l'on peut ainsi dire, une flanelle sur la conscience. C'est une précaution d'hygiène morale. Elle constitue plutôt un préservatif contre le mal qu'un stimulant vers le bien.

En littérature, cette sagesse se perpétua, à travers le moyen âge jusqu'à nos jours, sous forme de sentences rimées. Elle prit en général la forme de quatrains. Elle jouit d'un grand succès dans la littérature médiévale qui les connut sous le nom de *chastic-musart*, *quatrains moraux*, etc. Ces quatrains, longtemps appris par cœur dans les familles et les écoles, furent remplacés, dans les temps modernes, pas ceux de Pibrac, du président Favre et du conseiller Mathieu (1). De nos jours, les fables de La Fontaine les ont avantageusement remplacés dans l'éducation de la jeunesse. Le bon bourgeois Gorgibus, dans le *Sganarelle* de Molière, est animé de l'esprit de moralité prosaïque, qui fait le fond de ces honnêtes élucubrations. Il dit à Clélie, qui ne veut pas du mari qu'il lui destine:

« Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans ;
De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie.
Jetez-moi dans le feu tous ses méchants écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;

(1) Voir V. Le Clerc dans la *France littéraire*, t. XXIII.

Digitized by Google

Liscz-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les quatrains de Pibrac et les doctes tablettes
Du conseiller Mathieu ; l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur. »

Cette morale de pot-au-feu est des plus fréquentes dans la littérature française. Elle est à la base de tous les fableaux. Nous en trouvons une application caractéristique dans le fableau de la *Houce partie* de Bernard (1). L'histoire est encore connue aujourd'hui. Un père fait donation de tout son bien à son fils qui prend femme. Celui-ci, à peine marié, chasse son père de sa maison. Le vieillard, réduit à une extrême misère, demande à son fils, comme dernière faveur, une couverture pour préserver ses vieux os du froid et de la pluie. Le fils ordonne à son petit garçon d'aller chercher une couverture à l'écurie. Mais quelle n'est pas la stupéfaction des parents en voyant l'enfant découper en deux la couverture qu'il est allé chercher, en donner une moitié à son grand-père et garder l'autre moitié. Interrogé sur les motifs de sa parcimonie, l'enfant répond qu'il réserve la seconde moitié de la couverture à son père lorsque celui-ci sera devenu vieux.

L'auteur de ce conte conclut avec son bon sens pratique :

« Seignor, ci a bonne monstrance
Et aperte senefiance
Qu'ainsi geta le filz le père
Du mauvais penssé où il ère (*était*).
Bien se doivent tint cil (*tous ceux*) mirer
Qui ont enfanz à marier.
Ne fètes mie en tele matière
Ne vous metez mie arrière
De ce dont vous estes avant.
Ne donnez tout à vostre enfant
Que vous n'i puissiez recouvrer.
L'en (*l'on*) ne se doit mie fier,
Que ci enfants sont sans pitié ;
Des pères sont tost anoié,
Puisqu'ils ne se puent (*peuvent*) aidier ;
Et qui vient en autrui dangier (*au pouvoir d'autrui*),
Molt vit en siècle (*en ce monde*) en grant anui.
Cil qui vit en dangier d'autrui,

(1) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. I.

Digitized by Google

Et qui du suen méismement
A autrui livraison s'atent,
Bien vous en devez chastoier (*tirer leçon*). »

Donc ici pas de principes de morale ; rien que des conseils pratiques et des recommandations de prudence. La *Condamnation de Bancquet* (1) est également significative à ce point de vue. Elle donne la note de cette sagesse à la fois préventive contre les indigestions et les soucis d'ordre moral :

« Seigneurs, qui avez assisté
A la matière délectable,
Bien voyez que gulosité (*avidité*)
Est vergengneuse et détestable,
Pour compétante nourriture,
Le Bancquet n'est point proufitable.

Car il nuyt et corrompt nature.
C'est péché, c'est blâme, c'est vice,
C'est oultraige et difformité,
De faire au corps tant de service,
Qu'on acquiert infirmité.
Si avons soupper limité,
Et Bancquet mis a finement.
C'est fin de la Moralité :
Prenez en gré bénignement.
. . . . . .

Rondeau.

En l'hostel du trompeux Bancquet,
Et en celuy de long soupper,
Souvent viennent grands coups frapper
Sur plusieurs, après long caquet,
Les Maladies font le guet,
Pour soudainement les happer,
En l'hostel de ce faulx Bancquet.
Il n'y a Gorget ne Marquet,
Qui d'elles ne sachent eschapper,
Sans aucun mal, ne destrapper :
Botent jusqu'es au dernier hoquet
En l'hostel de ce faulx Bancquet. »

Parfois la morale s'élève au-dessus de ces lieux communs et de ces maximes trop immédiatement utilitaires. Ainsi,

(1) P. L. Jacob. *Recueil de farces, soties*, etc.

Digitized by Google

dans le *Désespéré* (1), Benoët du Lac met en présence deux fils, Charles et Thomas. Le premier suit Sagesse et Vertu et fuit Abus et Volupté ; le second mène une vie de débauches et de brigandages. L'existence du bon Charles s'écoule calme et heureuse en ce monde. Après sa mort, il ira droit au ciel. Le méchant Thomas, au contraire, est châtié ici-bas de ses forfaits et, quand il meurt, les diables emportent son âme impénitente. Si nous sommes malins, conclut implicitement l'auteur, vivons comme Charles, ce parangon des hommes vertueux et habiles. On voit ce qu'une pareille vertu comporte au fond d'utilitarisme. Il ne s'agit pas ici de faire le bien pour l'amour de Dieu, comme l'enseigne le christianisme, ni de faire le bien pour le bien et d'éviter le mal, parce qu'il est le mal, ainsi que le veulent les stoïciens. D'après la doctrine du *Désespéré*, les actions vertueuses sont un placement avantageux, qui rapporte des intérêts au taux de cent pour cent et même davantage. La moralité de l'*Homme juste et de l'homme injuste* (2) développe le même thème, mais en se rapprochant davantage de la doctrine chrétienne, de la sanction future.

Il résulte de toute cette littérature que la sagesse consiste dans l'usage pratique et adroit de la vie. Telle est l'essence de cette philosophie à la Sancho Pança Cependant cette sagesse simpliste n'est pas comprise de la plupart des hommes ; aussi le nombre des « sots » est-il grand. Ce monde n'est qu'un immense cabanon, où divague et hurle un peuple de fous. Chacun agit en dépit du bon sens et, dans cette foule vésanique, qui se croit sensée, les véritables sages sont les vrais fous, ceux qui relèvent de la pathologie, les aliénés. Partant de cette idée, et procédant ainsi par voie de contraste, les auteurs du moyen âge ont fait des fous, puis, des simples, des gens du peuple, les porte-voix de la sagesse (3). Molière adoptera plus tard le même système en dotant ses soubrettes du bon sens, droit et rudimentaire, qu'il opposera à la raison souvent pervertie des classes supérieures. Cette

(1) PETIT DE JULLEVILLE, *Répertoire du théâtre comique*, p. 53.
(2) ID., *op. cit.*, p. 67.
(3) Lire les soties dans le tome II du *Recueil* de VIOLLET LE DUC.

Digitized by Google

tendance générale de la littérature d'inspiration populaire apparaît surtout dans le fabliau du *Vilain qui conquiert paradis par plait* (1). Un pauvre homme arrive, après sa mort, à la porte du ciel. Saint Pierre ne veut pas le laisser entrer. Notre vilain, ainsi rebuté, le prend de très haut avec le fondateur de l'Église. Il lui rappelle ses antécédents et surtout certaine aventure qui lui arriva autrefois, pendant sa vie terrestre, peu de temps avant la mort du Christ. Saint Pierre est obligé d'entendre des choses bien amères. Le vilain lui dit

« ... petit i aura d'onnor
Quant renoias Nostre Seignor;
Mout fut petite vostre foiz;
Si estes de sa compaignie,
Paradis ne vous affiert mie (*ne vous convient pas*);
Alez fors, or tost, desloiaux (*déloyal*),
Quar je suis preudoms et loiaux. »

Saint Pierre, honteux et baissant l'oreille, va trouver saint Thomas. Il lui dit son prestige diminué, sa fierté offensée par le franc parler du malotru. Saint Thomas, mû par la solidarité professionnelle, se précipite sur le vilain. « Va-t'en, lui crie-t-il, le paradis est le manoïr des martyrs et des confesseurs et l'hôtel des gens loyaux. » Le vilain, nullement démonté par la colère du collègue de saint Pierre, riposte:

« Thomas, Thomas, trop es isneaux (*prompt*)
De répondre comme legistres (2);
Donc n'estes vos cil qui dëïstes (*dites*)
As apotres, bien est seü,
Quant i's avoient Dieu veü,
Après le ressuscitement ?
Vos feïstes vo seirement (*votre serment*)
Que vo ja ne le querriez (3)
Se ses plaies ne sentiez;
Fous fustes et mescréant. »

Saint Paul accourt à la rescousse de ses amis, ainsi confondus. Mal lui en prend, car le vilain évoque son existence passée, toute de tyrannie et de cruauté. Finalement, Dieu, attiré par

(1) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. I.
(2) Littéralement *comme Législateur*, c'est-à-dire comme s'il faisait la loi.
(3) « Que jamais vous ne le croiriez. »

Digitized by Google

tout ce bruit et mis au courant de ce qui se passe, ordonne que l'instrus s'explique devant lui. Alors le vilain se redresse, il devient sublime d'éloquence sincère et de raison. Il rappelle sa vie qui fut sanctifiée par la foi, embaumée par la charité, rehaussée par l'honnêteté, sa vie qu'il ne craint pas de comparer à celle de saint Pierre et de saint Thomas. Dieu est surpris de ce langage à la fois simple et pathétique ; il se laisse convaincre par le ton de persuasion de l'avocat rustique :

« Vilain. . et ge l'otroi ;
Paradis a si desremé (*plaidé pour obtenir*)
Que par pledier l'as gaaingné ;
Tu as esté à bonne escole,
Tu sez bien conté ta parole,
Bien sez avant mettre ton verbe. »

Nous retrouvons la même inspiration dans le *Dialogue de Salomon et de Marcoul* (1), Salomon profère des maximes de haute sagesse, Marcoul lui répond par des facéties bien sensées, qui sont la parodie et le contre-pied des apophtegmes du Grand Roi :

« Seur tote l'autre honnor
Est proesce la flor,
Ço dist Salemons.
— Ge n'aim pas la valor
Dont l'on muer à dolor,
Marcoul li respont.
Rien ne puet avenir
Si bien com au mourir,
Ça dist Salemons.
— S'en ne puet mort fuïr,
Donc est vivre languir.
Marcoul li respont. »

La farce du *Gaudisseur* (2) nous montre également ce contraste. Ici c'est la vantardise qui est aux prises avec le bon sens populaire. Un « gaudisseur », un vantard, s'écrie avec emphrase :

« Quand sur ma teste ay ma salade,
Pour à coup faire une passade,
Homme n'en crains dessus la terre. »

(1) *Histoire litt.*, t. XXIII, p. 688.
(2) VIOLLET LE DUC, *Recueil*, t. II.

Digitized by Google

Le Sot lui répond :

« Voire, pour battre ung malade,
Quant il a sa grande hallebarde,
Et pour casser à coup un voirre (*verre*).

Le gaudisseur.

Quant je me treuve sur les rens,
Chascun si me dit : Je me rens,
Monseigneur, à vostre mercy.

Le sot.

Quant il se treuve avec gens
Pour à coups menger sis harens,
Jamais n'en a nulz merci.

Le gaudisseur.

Quant je me treuve en la guerre,
Je tue, je jette par terre
Comme fait le boucher ung veau.

Le sot.

Voire, à jouster contre un voirre,
Puis se laisser cheöir par terre,
Et s'endormir comme un pourceau (1). »

Dans le *Dialogue du Fou et du Sage* (2), un Sage met au-dessus de tout les biens terrestres.

Le Fou en montre la vanité. Le Sage dit :

« Tu n'as ne prez ne blez ne terre. »

Le Fou répond :

« Aussi n'ay-je procès ne guerre. »

Le Sage riposte :

« Tu n'as ne or, n'argent aussi. »

Le Fou de conclure :

« Aussy n'ai-je point de souey. »

(1) Même thème dans la farce du *Gentilhomme et de son page* (PETIT DE JULLEVILLE, *Répert.*, p. 146). Dans la *Bouteille*, un badin attaque avec esprit les gros bénéficiaires qui se font des revenus de leurs cures, sans jamais mettre le pied dans l'église. (*Répert.*, p 116.)

(2) *Répertoire*, p. 139.

Digitized by Google

Cette morale est au fond celle de Molière. Les fous et les gens de basse condition du moyen âge sont devenus les valets et surtout les soubrettes de Molière. Mais chez l'auteur du *Misanthrope*, cette morale, outre qu'elle s'y trouve à l'état brut comme dans les farces et les fableaux, est systématisée et élevée au rang d'une conception philosophique de la vie. Elle hausse le ton dans la bouche d'un Philinte ou d'un Ariste.

Gros-René du *Dépit amoureux* formule admirablement la morale rudimentaire de la littérature gauloise. A l'amour inquiet de son maître Eraste, il oppose son ferme bon sens et sa philosophie sans prétention :

« Pour moi, je ne sais point tant de philosophie :
Ce que voyent mes yeux franchement je m'y fie ;
Et ne suis point de moi si mortel ennemi
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi.
Pourquoi subtiliser et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irais alarmer?
Laissons venir la fête avant que la chômer,
Le chagrin me paraît une incommode chose ;
Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause ;
Et même à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
Avec vous, en amour je cours même fortune ;
Celle que vous aurez me doit être commune ;
La maîtresse ne peut abuser votre foi
A moins que la suivante en fasse autant pour moi ;
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême,
Je veux croire les gens quand on me dit : Je t'aime ;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou ;
A son exemple aussi j'en rirai tout mon soûl,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce. »

Peut-on parler avec plus de bon sens et de flegme philosophique ? Le même Gros-René reparaît dans *Sganarelle*. Son maître Lélie est amoureux de Clélie au point d'en oublier le boire et manger. Gros-René juge sa conduite absurde. Pour

Digitized by Google

lui, les soucis de l'âme doivent être refoulés à grands coups de mangeaille. Il dit à Lélie :

« ... un bon repas vous serait nécessaire
Pour s'aller éclaircir, monsieur, de cette affaire,
Et votre cœur, sans doute, en deviendrait plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort ;
J'en juge par moi-même, et la moindre disgrâce,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse ;
Mais, quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendraient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, et sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune,
Et, pour fermer en vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur. »

La Dorine de *Tartufe*, jeune soubrette effrontée et mal embouchée, est le type le plus réussi de cette catégorie de domestiques sensés et francs. Elle atteint presque à la haute éloquence lorsqu'elle prend en main la cause de sa maîtresse Mariane, que son père prétend marier à Tartufe. Dans une apostrophe vibrante d'indignation, elle interpelle ainsi ce grand enfant maniaque d'Orgon :

« Ferez-vous possesseur sans quelque peu d'ennui
D'une fille comme elle un homme comme lui ?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances
Et de cette union prévoir les conséquences ?
Sachez que d'une fille on risque la vertu
Lorsque de son hymen son goût est combattu ;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle ;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quel péril votre dessein vous livre. »

Nicole, dans le *Bourgeois gentilhomme*, appartient au même groupe. Elle doit à son origine campagnarde un tour d'esprit frondeur que son séjour à Paris n'a fait qu'accentuer. Elle peut aller de pair avec Toinette du *Malade imaginaire*. Autant

Digitized by Google

Nicole se gausse de l'épaisse suffisance de parvenu et de la sotte vanité de M. Jourdain, autant Toinette se rit de la dégoûtante et grotesque monomanie d'Argan. La perspicacité de Toinette a découvert les cabales dont les médecins et Béline entourent l'intelligence débile de son maître; elle a aperçu les dangers que court sa jeune maîtresse Angélique. Il n'en faut pas davantage pour que le sentiment de justice, qui gît dans l'âme plébéenne, ne s'éveille en elle, et elle traite comme on sait le lamentable névropathe.

Telle est la morale commune aux auteurs gaulois et à Molière et tels en sont, de part et d'autre, les protagonistes. D'un caractère pratique qui en rabaisse la qualité, expression d'un idéal assez terre à terre qui est, en somme, celui de l'humanité moyenne, elle ne suffit point à certaines âmes d'élite. Mais il ne faut pas perdre de vue que telle qu'elle est elle constitue le tréfond de la morale épicurienne, laquelle a son mérite et aussi sa grandeur. Elle est, à des degrès divers, celle de Jean de Meung, celle de Rabelais, celle de Molière et celle de Voltaire. Elle pourrait se résumer ainsi : il faut vivre selon la nature et selon l'instinct. La nature est seule vraie et seule réelle. L'instinct est seul sage et seul sincère. Dans la pratique journalière de la vie, méprisons les « choses fortuites », contentons-nous des hommes tels qu'ils sont. Ne dédaignons pas non plus la grosse matérialité. Le sage boit sec et mange volontiers salé, comme ce bon raillard de Grandgousier. En vivant ainsi, fidèle à notre instinct, nous quitterons la vie comme on quitte un banquet, selon l'expression de La Fontaine, « remerciant notre hôte et faisant notre paquet ».

« Pourquoi faut-il tant de tourments souffrir? se demande Jenivot?
En ce monde, pour avoir seulement,
La pauvre vie et à la fin mourir !
Bref, cela n'est point plaisant.
Je veux avoir doresnavant
Un varlet qui me servira,
Et puis me doneray du bontemps;
Advienne ce qu'advenir voudra (1). »

(1) VIOLLET LE DUC, *Recueil*, t. I. Farce de *Jenivot*.

Digitized by Google

Déjà, avant le fagotier de Molière, un personnage de farce s'était écrié :

« Ne vault-il mieux de chanter
Que d'engendrer mélencolye (1). »

Au XVIe siècle, Eugène dira dans le même sens :

« La vie aux humains ordonnée,
Pour estre si tost terminée
Ainsi que mesme tu as dit,
Doit-elle, pour croire à crédit,
Se charger de tant de travaux ?
. . . . . .
Il ne faut donc que du passé
Il sait après jamais pensé ;
Il faut se contenter du bien
Qui nous est présent, et en rien
N'estre du futur soucieux (2). »

Ce thème est un des plus fréquents de la littérature gauloise et même de toutes les littératures. On n'en finirait pas s'il fallait citer toutes les chansons qui célèbrent l'oisiveté insouciante, « le vin, le jeu, les femmes ».

Sganarelle, le médecin malgré lui, est de cette famille de philosophes bons vivants. Ce « sac à vin » a le mot pour rire et le langage fleuri. Mauvais père et détestable mari, il n'a d'amour que pour sa bouteille. Sa faconde hâbleuse est celle d'un piiier de cabaret, rehaussée d'un vernis scientifique et littéraire qui étonne le bourgeois inculte et pétrifie d'admiration les paysans à qui il a affaire.

Molière a traité plus d'une fois ce thème de l'épicurisme bon enfant et cela avec une franchise, où notre psychologie romantique et notre conception conventionelle d'un Molière mélancolique et navré chercheraient en vain la moindre amertume. Telle est cette scène du *Bourgeois gentilhomme* dans

(1) IDEM. La farce du *Chauldronnier*, t. III.
(2) *Eugène*, comédie de JODELLE; FOURNIER, *Théâtre français au* XVIe *siècle*, t. I.

Digitized by Google

laquelle M. Jourdain, Dorimène et Cléante célèbrent à l'envi les plaisirs bachiques :

« Buvons chers amis, buvons ;
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours,
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie,
Notre philosophie
La met parmi les pots.
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis facheux,
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.
Sus, sus, du vin partout ; versez, garçon, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise : Assez. »

Citons aussi, comme spécimens de ce genre, ces quelques passages de la scène finale de *Monsieur de Pourceaugnac* :

« Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.
. . . . . .
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.
. . . . . .

Il n'est point, sans l'amour, de plaisirs dans la vie.

. . . . . .
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous. »

C'est bien là cette note d'insouciante gaieté que nous avons constatée dans la littérature gauloise.

A cette philosophie jovialement épicurienne correspond naturellement un sentiment de l'amour non moins jovial et non moins épicurien.

La conception de l'amour, encore que celui-ci soit le même partout en son essence, varie de siècle à siècle, de pays à pays et même d'homme à homme. Dante avait placé la femme si haut dans son idéal qu'aucune pensée charnelle n'effleurait

Digitized by Google

sa chasteté. Béatrice, l'immatérielle créature aux yeux de lumière, est une abstraction sublime de tout ce que l'esprit et le cœur humain peuvent concevoir et aimer de grand, d'ineffable, de divin. Dans le symbolisme de la *Divine comédie*, Béatrice est la théologie, la main forte et douce qui, à travers les réalités banales ou cruelles de cette terre et l'horreur tragique de l'au-delà, conduit Dante vers le monde de splendeur et de pureté absolue où règne dans le rayonnement de sa puissance, le Maître éternel, source de toute vérité, de toute bonté et de toute beauté, Dieu.

Pétrarque ne vit guère dans la femme que son âme. Son amour, libre de désirs physiques, se prosterne en des ravissements de tendresse et d'admiration. Mais Laure reste femme et, si, dans ce culte épuré, la pensée du poète fait abstraction de matérialité, l'idée de sexe, bien que spiritualisée, persiste et apparaît.

Dans la poésie lyrique provençale et dans les littératures qu'influença le midi de la France, la femme est la créature de chair et d'os, la compagne de l'homme ou plutôt sa souveraine, la fille d'Eve débile, capricieuse, jolie et perverse à qui s'adressent les hommages et les galanteries. En Provence, le chevalier, à la fois homme de guerre et homme de société, d'une race d'ailleurs plus affinée que la nôtre, s'adonna exclusivement, de tout son être, à l'amour. Son esprit subtil alambiqua ses sentiments et se complut aux nuances et aux détails exquis de la passion. Le chevalier amoureux passa ses journées aux pieds de sa dame, laissant s'écouler la vie, tout au charme ensoleillé de l'heure. Bientôt amolli par la double volupté de l'amour et de l'oisiveté, en une ambiance de luxe et de poésie, il devint l'amoureux éternellement langoureux et soupirant tel que l'évoque, aujourd'hui encore, le mot troubadour. Il fut l'amant aveuli, à la fois sensuel et sentimental, qui commence sa journée par une aubade, la continue par un sonnet et la clôture par une sérénade. Ce caractère lui est si bien resté que de nos jours le mot troubadour éveille l'idée d'un galantin pâle et frisé, le torse grêle moulé dans un pourpoint rose tendre, la bouche en cœur et les yeux blancs.

Digitized by Google

Tout autre est la conception de la femme dans la littérature purement gauloise. L'idée de placer la femme sur un piédestal ou sur un trône inaccessible, d'où elle domine dans une auréole de beauté et de mystère la foule des amoureux prosternés, ne pouvait naître dans l'esprit de gens naturellement ennemis de la rêverie et peu portés aux effusions du sentiment. Les Gaulois, amis de l'action et convaincus de la bonté de la nature, ne voient dans la femme qu'un objet de plaisir au même titre qu'un broc de vin. Pour eux, la femme est inférieure à l'homme. Ils l'aiment en la méprisant un peu ou plutôt en s'en moquant. La femme, être nerveux, capricieux et fantasque, ne pouvait plaire à leur ronde franchise et à leur bon sens reposé et amusé. Ils l'aiment, si l'on veut, mais en mêlant à leur amour un grain de mépris et de goguenardise; ils l'aiment, comme ils adorent Dieu, sans excès, avec raison, mais en ne se départant pas de leur éternelle propension à la plaisanterie. Nulle part la polissonnerie spirituelle ne fleurit avec plus de bonheur que chez cette race peu voluptueuse au fond.

Dans les fableaux la femme nous apparaît comme un animal sensuel et pervers. Elle trompe son mari avec un amant ou avec le premier venu, simplement, par goût de libertinage. Impatiente de toute contrainte, elle prétend se libérer du joug du mariage; pour elle, l'ennemi, c'est le maître et le maître, c'est le mari. Tant pis pour la morale. Elle est aussi l'enfant malade d'Alfred de Vigny, l'étrange créature aux impulsions trop fortes et à la volonté débile :

« Feme est de trop faible nature ;
De noient rie, de noient pleure ;
Feme aime et het en tro poc d'eure. »

Dans le drame d'*Adam*, le serpent, qui la connaît, lui murmure des éloges troublants imprégnés d'attendrissement pour sa faiblesse :

« Tu es fieblette e tendre chose
E es plus fresche que n'est rose;
Tu es plus blanche que cristal,
Et que la neige qui tombe dans la vallée.
Tu es trop tendre e il trop dur. »

Digitized by Google

Cette piété pour la femme est rare dans la littérature du moyen âge.

A cette époque la femme vivait le plus souvent seule au foyer. Recluse dans sa chambre, passant son temps à filer, fatiguée de son horizon toujours le même, étrangère et inapte aux choses publiques, privée des distractions du dehors, elle laissait sa pensée vagabonder aux hasards de la rêverie. Il ne lui restait comme diversion à la monotonie de son existence que l'amour. Cette passion, du reste, avec ses péripéties imprévues, ses nuances, ses subtilités, avait toujours été la préoccupation la plus chère de son sexe, naturellement très sensible. Sous la double influence de cet isolement et de cette inclination instinctive vers l'amour, la femme s'adonna corps et âme à ce sentiment. Dans l'atmosphère de serre chaude où elle vivait, l'amour devint pour elle un besoin maladif. Elle y trouva un réconfort charmant dans ses chagrins, un jouet dont s'amusait sa fantaisie ennuyée, une friandise exquise que relevait un agréable goût de fruit défendu. L'esprit robuste et parfois grossier du moyen âge ne comprit pas toujours l'âme féminine. Diderot a dit : « Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. » Les écrivains gaulois n'eurent jamais l'intuition de ce principe charmant. Quand ils parlèrent des femmes, il n'y a pas d'outrances qu'ils ne se permirent ni de hardiesses qu'ils n'osèrent. A cet égard, l'*Evangile as fames* (1) est caractéristique. On y sent la mauvaise humeur d'un homme voué au célibat, qui, lorsqu'il s'en prend aux femmes, procède par bourrades et coups de boutoir :

« Femme convoite avoir, plus que miel ne fait ourse ;
Tant vos amera femme com arez rien en bourse ;
Et quand elle saura qu'elle sera escousse,
Ainsi la povrez prendre momme un lièvre à la course.
. . . . . .

(1) Pièce du XIII^e^ siècle publiée par A. JUBINAL, *Jongleurs et trouvères*. Voir aussi dans le même recueil la *Blastange des fames*, satire de la légèreté et de l'hypocrisie féminines.

Digitized by Google

Quiconque trueve en fame discrétion ne bien,
Dont sache sanz doutance ce n'est mie du sien;
Mis elle se fet sage, humble et de douz maintien,
Por couvertement dire : « Douz amis, ça revien. »
. . . . . .
Hom qui fame a en cuer, comment aurait mésaise,
C'est une médecine qui toz les maus apaise ;
L'en i puet aussi estre asseur et aaise
Comme plain poing d'estoupes en une ardent fornaise.
. . . . . .
On puet tout aussi bien garder leur amitié
Com on porroit garder uu glaçon en esté. »

Dans la *Contenance des fames* (1) l'auteur attaque surtout la légèreté et l'hypocrisie des femmes :

« Cuers de fame est coches à vent,
Quar il se torne plus sovent
Que ne fet escurieus en bos,
Qui onques n'a point de repos ;
Ainz torne aval et paramont,
Si com nature le semont.
. . . . . .
Fame set mult et boule et guile (*tours*),
Plus est tornanz ne soit anguille,
Et plus glaçanz que pois sor glace.
Tant *adés* a tendu ses lacs :
Cil se puet bien tenir por laz
Que de ses laz est enlaciez (BLASTANGE).
. . . . . .
Or se rit, or se desconforte,
Or se hert et or se conforte,
Or fait semblant que soit marrie,
Or est pencive, or est lie (*joyeuse*),
Or est viguereuse, or est vaine,
Or est malade, or est saine,
Or se siet, or ne veut séoir,
Or ne vuét nul home véoir,
Or ne vuet, or ne le vuet mie (CONTENANCE). »

Mais c'est surtout dans les fableaux et dans les farces que la femme est maltraitée. Nous la voyons prête à toutes les complicités de vice et de chair. Qu'il s'agisse d'une grande dame, d'une bourgeoise ou d'une ouvrière, qu'elle soit jeune ou vieille,

(1) JUBINAL, *Nouveau recueil de contes, etc.*, t. II.

Digitized by Google

dévote ou maquerelle, que l'amant soit un jouvenceau de noble souche, un marchand, un prêtre ou un artisan, toujours elle apparaît sensuelle, égoïste, sans retenue, chair à plaisir, corps sans âme, digne enfin de la célèbre apostrophe qu'Alexandre Dumas fils a lancée dans la préface de la *Femme de Claude*. En va-t-il autrement chez Molière? Gros-René, du *Dépit amoureux*, a, sur la versatilité féminine, les mêmes idées que les auteurs gaulois du moyen âge :

« Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme,
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître
Et de qui la nature est fort encline au mal :
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera :
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant. Car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts;
Ainsi que la tête est le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'on tire
A dia, l'autre à hurhant; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans savoir où;
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme la girouette
Au haut d'une maison, qui tour au premier vent :
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude);
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remue-ménage

Digitized by Google

Horrible ; et le vaisseau, malgré le nautonier,
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
Ainsi quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui, par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable (1) ».

Le thème de l'adultère a été largement mis à contribution par la littérature du moyen âge (2). Les poètes lyriques l'exploitèrent tant et plus. Dans un chanson du chapelain de Laon (3), il s'agit d'une jeune femme que son mari, un vilain laid, vieux et jaloux, tient enfermée dans une tour. Son amant lui propose de tuer le tyran. La dame consent à ce projet. Elle dit :

« Amis, se vos désirés
La mort au jalous,
Si fai je, si m'aïst Dex,
Cent tous plus de vous.
Qu'il est vieux et rassotés,
At si a la tos ;
Lais et maigres et pelés,
Et glous comme lous ;
Moles teches a assés
Le desloiaux rous.
Toute sa graindre bontés
Est de cous qu'il est cous. »

Cette chanson a pour refrain :

« Coment garira dame a tel mari?
Coment garira, s'el n'aime? »

Nous n'avons pas à analyser ici les fableaux graveleux où sont racontés les exploits des femmes. Pour excuser notre réserve nous dirons que La Fontaine a fait, pour le recueil de ses *Contes*, une sélection des moins scabreuses de ces histoires. Si cette littérature est l'expression des mœurs du moyen âge, il faut reconnaître qu'à cette époque la moralité laissait assez bien à désirer.

(1) Voir aussi ce que V. Le Clerc dit du monstre Chicheface qui, d'après la tradition du moyen âge, dévorait les femmes soumises à leurs maris (*Histoire littéraire*, t. XXIII).

(2) Voir JEANROY, *La poésie lyrique en France*, p. 53, 219.

(3) *Histoire littéraire*, t. XXIII, p. 539.

Digitized by Google

Dans le lai de *Graëlant*, une femme est pleine d'indulgence pour un individu qui l'a prise de force; dans la *Guérison du mal d'amour*, une dame a des relations, fort peu platoniques, avec son palefrenier. Noël du Fail nous raconte qu'un mari a si peu de confiance dans la vertu de sa femme qu'il lui fait prendre un purgatif avant d'aller au bal (1).

Ce dévergondage de la femme a trouvé son expression la plus complète et la plus spirituelle dans le *Mantel mautaillé* (2). Dans une cour plénière du roi Arthur, un chevalier a apporté un manteau qui, dit-il, ne va parfaitement qu'aux femmes fidèles à leurs maris. Toutes les dames de la cour essayent le terrible vêtement, mais à toutes il laisse à désirer. Une seule parvient à s'en revêtir convenablement.

Le mariage est, dans cette littérature, l'objet de moqueries sans fin. Dans le *Conseil au nouveau marié*, un docteur dit à un jeune homme qui a pris femme depuis peu :

« Si tu veux prendre en patience
Le tourment et l'affliction
De mariage par conclusion,
Tu seras homme plus martyr
Que sainct Laurens qu'on fit rostir. »

Et le mari s'écrie douloureusement :

« Je voy bien qu'il me faut souffrir
Et mon corps à tourment offrir,
Puis que suis en mariage.
Dieu me doint estre fort et sage
Pour supporter tous les tourmens. »

L'auteur de l'*Amour d'un serviteur envers sa maîtresse* (3) trouve que la pendaison à laquelle a été condamné son serviteur adultère est un châtiment excessif :

« Je suis tout esperdu
De veoir un homme en potence pendu
Pour avoir fait une chose commune
A un chacun, tout ainsi que la lune. »

(1) Louandre, *op. cit.*

(2) A. de Montaiglon, *Recueil*, t. III.

(3) Petit de Julleville, *Répertoire*, p. 33. Signalons encore le thème de la *Maumariée*, c'est-à-dire de la jeune femme mariée à un vieillard. Voir G. Paris, *Chansons du XV^e siècle*, p. 5, note 1.

Digitized by Google

Le mari est d'ordinaire stupide. Sa destinée est d'être trompé et ridiculisé. On le représente en général comme un sinistre gâteux. Il est la bêtise abstraite, la bêtise en soi, avec cette nuance particulière de ridicule que l'esprit populaire a at ribué à l'autorité grotesque du gendarme et du garde champêtre. Dans le fableau du *Chevalier à la robe vermeille* (1), la femme d'un riche vavasseur aime un chevalier du comté de Dommartin. Un matin le mari rentre plutôt qu'il n'en avait l'habitude. Il aperçoit la robe vermeille, l'épervier, les chiens et le palefroi de son rival. Sa femme lui fait accroire que toutes ces choses sont des présents de son frère. A son réveil, il demande à voir la belle robe vermeille. Sa femme simule un étonnement sans bornes: « Quoi? la robe vermeille?... le palefroi... les chiens... que veut-il dire?... Il rêve sans doute. » Elle parvient à lui persuader que la robe, le cheval et le chien sont des visions qu'il a eues pendant son sommeil. Elle lui assure qu'il devient fou. Le pauvre homme commence à craindre pour sa raison. Sans plus tarder il se met en pèlerinage et va prier pour la guérison de sa démence dans les sanctuaires de saint Loup, saint Jacques de Galïa, saint Eloi et saint Remacle.

Un des thèmes les plus fréquents, est celui de la jeune fille noble mariée à un vilain. Dans une romance, une jeune fille ainsi mésalliée s'écrie :

« ... com m'ait grant do'or !
On m'apeleivet fille d'ampereor,
Et on fait d'un vilain mon signor.
E amis ! »

Comme elle désire un amant courtois et preux qui la consolerait, sa suivante lui dit :

« La moie dame, je sai un chivalier
Ke de ces armes est loiez et prisiez (*loué et estimé*) :
(Il) ameroit vos... (2). »

(1) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. III.

(2) K. BARTSCH, *Altfranzösische Romanzen und Pastourellen*, p. 7. Voir aussi dans le même recueil des spécimens de ce genre, nos 42, 45, 49, 51, 64, 67, 68, 69.

Digitized by Google

L'héroïne de la farce de *Georges le Veau* (1), que ses parents ont donnée à un vilain, n'a pas assez de lamentations pour déplorer sa triste situation :

« Mais croire on ne peut le tourment
Que a une fille de maison,
A qui on donne sans raison
Ung badault sans nulle science. »

Georges le Veau, de son côté, n'est pas plus heureux :

« Ha, si j'eusse sceu, j'eusse sceu
Et si j'eusse bien apperceu
La plus que très fiere arrogance,
La glorieuse outrecuidance
De ma femme, et son fier maintien,
On m'eust beaucoup de foys dit rien
Devant que je l'eusse été pendre.
Quoy dea, tousjours me vient reprendre,
Au coucher, au boire, au menger,
Disant que suis ung estranger,
Et me demande qui je suis.
Qui je suis répondre ne puis,
Je n'en eus oncq rien en mémoire.
Puisqu'il est trait, il le faut boire
Et l'avalla tout dou'cement. »

Georges le Veau, injurié et trompé par sa femme, va trouver le curé pour lui demander conseil. Le curé se rend chez la noble épouse du pauvre mari. Une intimité très prononcée s'établit entre eux. Dès lors, Georges a trouvé deux bourreaux. Il n'est pas de persécutions féroces ou grotesques qu'on ne lui fasse subir. Un beau jour le curé et la femme imaginent de lui jeter sur le dos une peau de veau ; pour que la farce soit complète ils veulent même l'écorcher. Hébété, ahuri, Georges se met à divaguer ; la démence le guette. Alors le curé l'exorcise comme s'il avait tout l'enfer dans son corps. Il propose même de le tuer comme un veau de dîme.

Il est curieux de rapprocher les réflexions de Georges le Veau de celles de Georges Dandin : « Ah! qu'une femme

(1) VIOLLET LE DUC, *Recueil*, t. I.

Digitized by Google

demoiselle, dit Georges Dandin, est une étrange affaire! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme! La noblesse, de soi, est bonne ; c'est une chose considérable, assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles lorsqu'il nous faut, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes: c'est notre bien seul qu'ils épousent, et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas acheté la qualité de son mari. Georges Dandin! Georges Dandin ! vous avez fait une sottise, la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin (1). »

Dans cette littérature la femme est, nous l'avons dit, considérée comme un animal méchant et vicieux. Elle a besoin d'être mâtée. Dans le fableau de la *Male dame* (2) figure une femme acariâtre, méchante, en dispute continuelle avec son mari. Celui-ci, quand il veut en obtenir quelque chose, demande le contraire. Elle est, d'ailleurs, instiguée et encouragée par sa mère. Pour la corriger et pour faire un exemple, le mari pratique, sur la personne de sa belle-mère, une opération impossible à raconter. Cette scène est d'une brutalité révoltante. Même férocité envers les femmes dans le *Vilain mire* (3).

Sensuelle, entêtée, rusée, telle est la femme de la littérature gauloise. Cette conception n'a guère varié depuis. Molière,

(1) Cette pièce est trop connue pour que nous croyions nécessaire d'en citer d'autres passages. Nous signalons surtout, comme caractéristiques à notre point de vue, la scène IV du premier acte et la scène IV du deuxième acte.

(2) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. II.

(3) A. DE MONTAIGLON, *Recueil*, t. VI. Lire sur ce fableau l'opinion de M. Brunetière dans son réquisitoire contre la littérature du moyen âge. *Études critiques*, 1re série.

Digitized by Google

partisan de la bonne loi naturelle, a mis en scène des femmes qui sont les sœurs, plus raffinées et plus civilisées, des femmes des fabliaux et des farces. De même qu'il a ridiculisé l'hypocrisie, cet attentat à la franchise, c'est-à-dire à la nature, de même il s'est moqué des raffinements artificiels dont il était de mode de compliquer la passion. Qu'il nous suffise de rappeler ces pimbêches de Cathos et de Madelon et cette Armande des *Femmes savantes* qui ne voit que des « saletés dans l'hymen », tandis que sa sœur, la sage et douce Henriette, la femme selon le cœur de Molière, n'est pas choquée par l'évocation du lit conjugal. Molière a été plus loin encore dans cette voie. Conformément à la tradition des vieux auteurs, amateurs de gaudrioles et de tableaux naturalistes, il n'a pas dédaigné les jovialités dont s'amusaient les ancêtres. Citons les privautés que prend Sganarelle, le médecin malgré lui, avec la nourrice Jacqueline; les hardiesses des archers suisses avec M. de Pourceaugnac, déguisé en femme; les réponses toujours en suspens d'Agnès aux questions d'Arnolphe. La conception de l'amour chez les gens de basse condition de Molière ne diffère pas de celle que nous avons constatée dans la littérature gauloise. L'amour est un phénomène physique, sans plus. « La femme, dit Alain (1), est le potage de l'homme. » Les amoureux de Molière, les simples, ceux qui, pour employer le jargon des précieuses, « ont l'âme enfoncée dans la matière », ces braves amoureux se traitent avec des mots triviaux et un style grotesquement imagé (2). Jacqueline, la nourrice de Lucinde, dit à Géronte qu'un mari est « un emplâtre qui garit tous les maux des filles » et « qu'on n'a que son plaisir en ce monde ». Signalons, enfin, tous ces jeunes amoureux de Molière, qui, tout entiers à l'instinct qui les a rapprochés, se passent si bien pour s'épouser du consentement de leurs parents.

***

Quelles conclusions tirer du rapprochement que nous venons de faire entre les vieux auteurs français et Molière?

(1) *École des Femmes*, II, 5.
(2) *Dépit amoureux*, I.

Digitized by Google

Nous avons déjà exposé notre but : montrer la filiation intellectuelle qui existe entre les œuvres du moyen âge les plus spontanées et, par conséquent, les plus expressives de leur époque et de la race, et l'œuvre de Molière. M. Ordinaire s'était imposé à peu près la même tâche en faisant l'histoire de trois types de la comédie, le marquis, le bourgeois et le valet (1) : « Il en est, disait-il, d'une œuvre dramatique comme d'une statue de métal, où il entre de l'alliage. Le bronze indestructible, ce sont les passions qui vivront autant que l'humanité; l'alliage, ce sont les mœurs, qui se transforment non seulement de siècle en siècle, mais de génération en génération. Qui veut étudier le théâtre avec profit doit séparer ces deux éléments, distinguer le général du particulier, le durable du passager, l'homme du costume. » M. Ordinaire se base sur le fond invariable des passions. Nous nous sommes plutôt attachés à démêler chez Molière les influences de la race. Celle-ci a été à nos yeux le fond éternel qui explique les similitudes d'inspiration et de conception entre l'œuvre du grand comique et la littérature gauloise du moyen âge. C'est à lui que cette littérature devait aboutir logiquement et c'est lui qui devait le mieux en résumer l'esprit. En ce sens on peut se ranger à l'avis des critiques, qui ont vu dans Molière le type le plus parfait du génie français.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, octobre, 1867.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Date Due

Library Bureau Cat. No. 1137

Digitized by Google

PQ 1958
.D8

Digitized by Google

ALF Collections Vault
3 0000 130 225 323